Illinois U Library

France ILLUSTRATION

N° 166 — 18 DÉCEMBRE 1948 — 100 FRANCS

LES NATIONS UNIES QUITTENT PARIS

Pour marquer la fin de la session parisienne de leur assemblée, les délégués des Nations Unies se sont rendus en cortège au palais de l'Élysée, où ils ont pris congé du président de la République et des membres du gouvernement. On voit ici M. Vincent Auriol répondant aux remerciements du Dr Evatt, président de l'Assemblée de l'O. N. U., qui vient de rendre à la France le territoire du palais de Chaillot. (Voir pages 573, 577 et 578.)

Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

Daum

CRISTALLIER D'ART

ASTRAKAN
SKUNGS
OPOSSUM
MOUTON DORÉ
YEMEN
MURMEL
RENARD ETC.

BRUNSWICK
Le fourreur
QUI FAIT FUREUR

62 Bd DE STRASBOURG
(GARE DE L'EST)
74, CHAMPS-ÉLYSÉES-PARIS

CATALOGUE GRATUIT

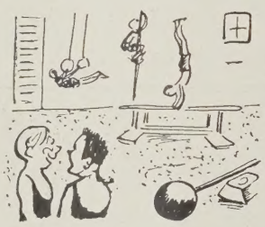
B.70

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

TROP SIMPLE !

— On dit que les diplomates vont faire un tour d'horizon.

— Ils devraient plutôt faire un tour de raison !



DE FAMILLE

— Il a de qui tenir ! Paraît que son père est un roi du « parallèle » !...

HAINE JUSTIFIÉE

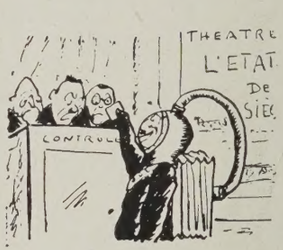
— Il a tenté de s'évader pour s'introduire au Paradis.

— Au Paradis ?

— Oui. Il voulait punir Christophe Colomb d'avoir découvert l'Amérique.

A L'AGE DE PIERRE

— Pour chasser la perdriosaure, il a acheté une arme perfectionnée. Une fronde à deux coups.



PRÉCAUTION

— Vous voulez entrer au théâtre habillé en scaphandrier ?

— Dame... il paraît que c'est une pièce excessivement profonde !...

Un cadeau utile et agréable...
la Lampe Berger 49
SUPPRIMANT FUMÉES DE TABAC ET ODEURS
(à partir de 505 f)
Se vend partout et
18, RUE DUPHOT PARIS (MADELEINE)

HOTELS et VILLÉGIATURES
CÔTE D'AZUR
NICE
TERMINUS
Hôtel-Restaurant
Face gare.

CHERCHEURS - CURIEUX - BIBLIOGRAPHES
FOLKLORISTES - PHILOLOGUES - HÉRALDISTES
— abonnez-vous à la revue mensuelle —
LE FURETEUR
littéraire, historique, médical, scientifique
Ses érudits collaborateurs répondront à toutes les questions que vous lui poserez
Abon. 1 an — France : 250 frs. — Etranger : 350 frs.
32, rue Chalgrin, PARIS-16e (C. C. P. Paris 5815-38).

PIDAULT, Armurier - BOCHOT, succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél.: Anj. 36-20

Les bons foies gras
"CHAMPION"
Le fabricant Spécialiste
Références dans le monde entier
EXPÉDITIONS DIRECTES
au consommateur franco et au prix de gros
NOS COLIS RÉCLAME
2.000 — 3.000 — 5.000 Frs
Boîtes Echantillon Franco 1.200 frs
CHAMPION CONSERVES
PÉRIGUEUX - DORDOGNE
C. C. P. LIMOGES 295-70
TARIF D FRANCO SUR DEMANDE

François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "Rhodoïd" façonnés main
En Vente: Parfumeries de Luxe. Coiffeurs et Renom. Gds magasins
OYONNAX (AIN) — PARIS 26, Bd de Strasbourg

à double biseau
EXTRA-DOUCE
Cadum
Lame
Cadum

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 166 18 DÉCEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LA PRINCESSE MARGARET AU BAL DES INFIRMIÈRES

La princesse Margaret, en compagnie du marquis de Blandford, a assisté au bal donné, à la Medical Association House, au profit de l'œuvre « Thank you, Nurse ! ». Les fonds recueillis au cours de cette soirée sont destinés à l'érection d'un monument à la gloire des infirmières de l'Empire britannique pour les services qu'elles ont rendus sur tous les théâtres d'opérations de la dernière guerre. Phot. A. P.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A L'ELYSEE, M. Vincent Auriol a exprimé aux délégués du Comité d'études pour l'Union européenne, qui lui ont été présentés par M. Ed. Herriot, les vœux du peuple français pour le succès de leur mission.

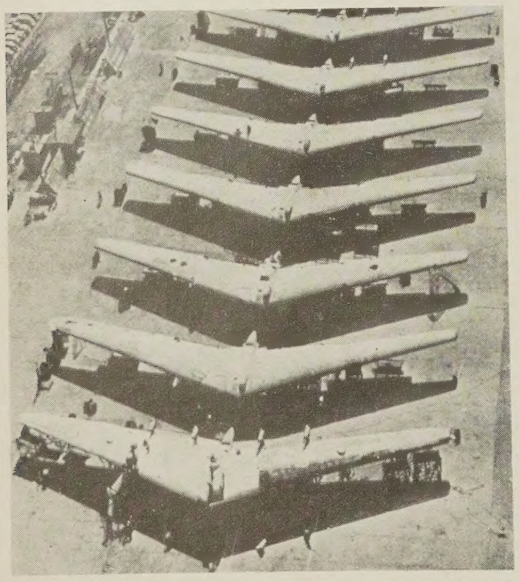
A ROME, où il s'était rendu en voyage officiel, M. Bramuglia, ministre argentin des Affaires étrangères et président du Conseil de sécurité, a été reçu au Quirinal par M. Einaudi, président de la République.

A WASHINGTON, Miss Mary Hallaren, la première femme acceptée dans l'armée régulière, prête serment devant le major général Witselle en présence du chef d'état-major général Omar Bradley.

A JAVA, les troupes du gouvernement républicain d'Indonésie, jugulant la révolte communiste, ont capturé des éléments terroristes qui s'étaient rendus coupables d'atrocités sur les populations civiles.

A L'HOTEL DE VILLE de Paris, M. Pierre de Gaulle et les membres du bureau du Conseil municipal ont donné une brillante réception en l'honneur du Dr Evatt, président, et des délégués des Nations Unies.

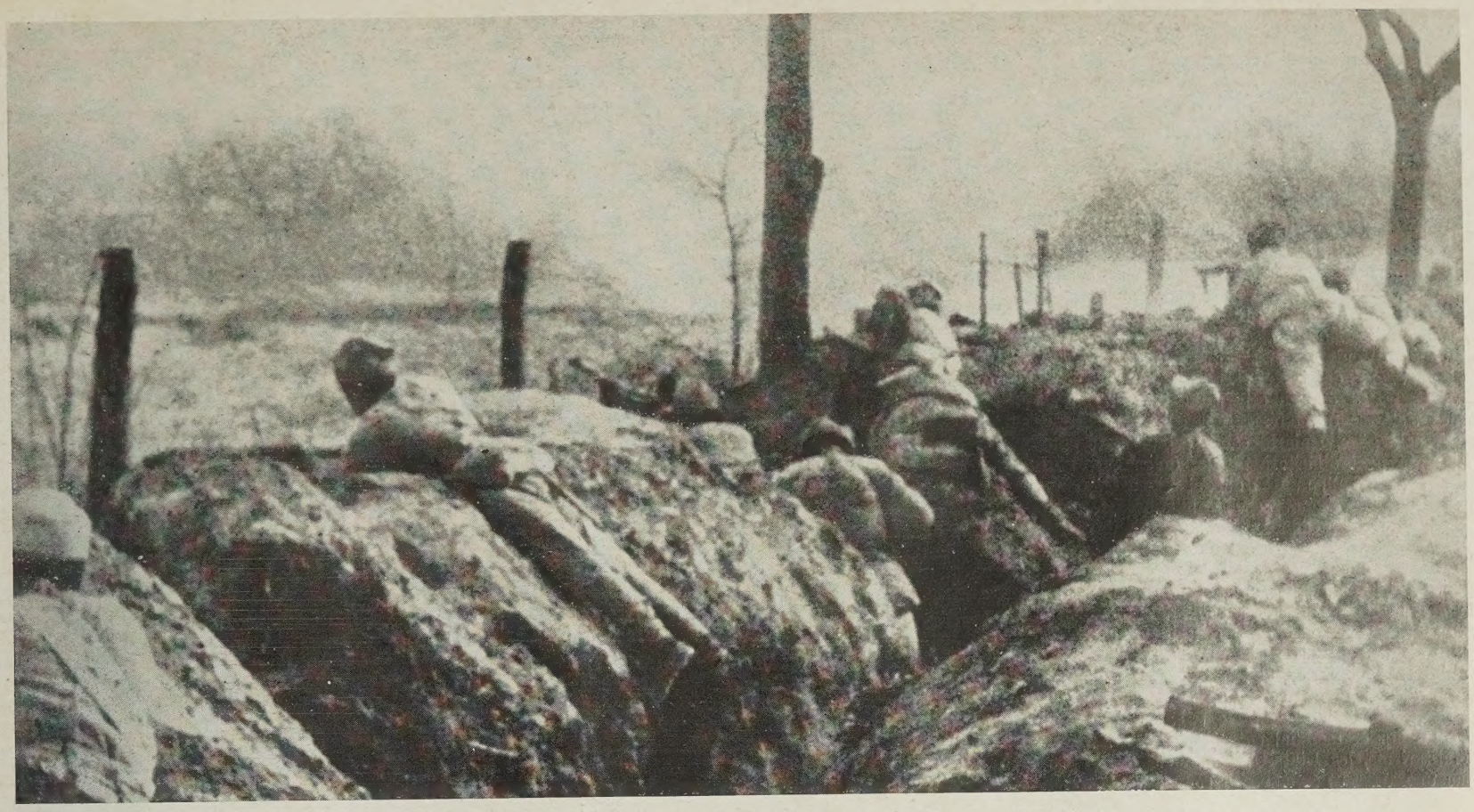
A ATHENES, la reine rend visite, dans sa chambre de la Maison du Parlement, au président du Conseil, M. Sophoulis, relevant à quatre-vingt-six ans d'une grave attaque cardiaque qui a mis ses jours en danger.



A HAWTHORNE, en Californie, neuf « ailes volantes » de 100 tonnes de l'armée américaine vont être équipées de propulseurs à réaction qui permettront à ces appareils d'enlever une charge utile de 50 tonnes.

EN CHINE, où les armées communistes poursuivent à marches forcées leur avance vers la capitale républicaine, des troupes nationalistes, envoyées en renfort par Tchiang Kai Chek, défilent dans les rues de Canton.

PLACE DE L'OPERA, Garry Davis, qui s'intitule « citoyen du monde », distribue des tracts conviant les Parisiens à venir entendre, salle Pleyel, le discours qu'il n'avait pu prononcer au palais de Chaillot.



PRÈS DE SOU-TCHÉOU, LES NATIONALISTES S'EFFORCENT DE RECONQUÉRIR UNE POSITION STRATÉGIQUE OCCUPÉE DE NUIT PAR LES TROUPES COMMUNISTES.

LE DRAME CHINOIS

Si confuses et si décousues soient-elles, les nouvelles de Chine mettent en lumière la situation de plus en plus tragique du gouvernement de Nankin et des forces nationalistes. En dépit des efforts sporadiques que déploient les généraux restés fidèles à Tchiang Kai Chek, le désarroi règne visiblement dans le haut commandement, débordé par l'offensive tenace et continue des armées communistes de Mao Tse Tung, dont il apparaît qu'elles obéissent aux directives de chefs expérimentés venus de l'U. R. S. S.

Du fait de la conquête totale de la Mandchourie et de l'occupation des provinces du Chantoung et du Chansi, la situation de Pékin, l'ancienne capitale, prise entre les branches d'un implacable étau, apparaît désespérée. Au sud, Hankéou et Nankin — l'actuelle capitale — sont également investis par les armées rouges, dont le dessein est d'obtenir des succès décisifs et d'anéantir au maximum les forces nationalistes avant que le gouvernement chinois puisse recevoir de l'extérieur une aide, d'ailleurs plus que problématique.

Les pertes écrasantes, en hommes et en matériel, subies par les armées républicaines ont rendu vaines les tentatives de contre-offensive esquissées ces jours derniers. Des divisions entières ont été détruites ou encerclées durant la bataille de Sou-Tchéou ; d'autres sont

LE GÉNÉRAL MOI PRÊT A PARTIR AU FRONT. CANON DE 105 EN ACTION DEVANT SOU-TCHÉOU. POSTE DE TRANSMISSION EN PREMIÈRE LIGNE.

DES SOLDATS NATIONALISTES BLESSÉS A SOU-TCHÉOU SONT ÉVACUÉS EN AVION SUR NANKIN.

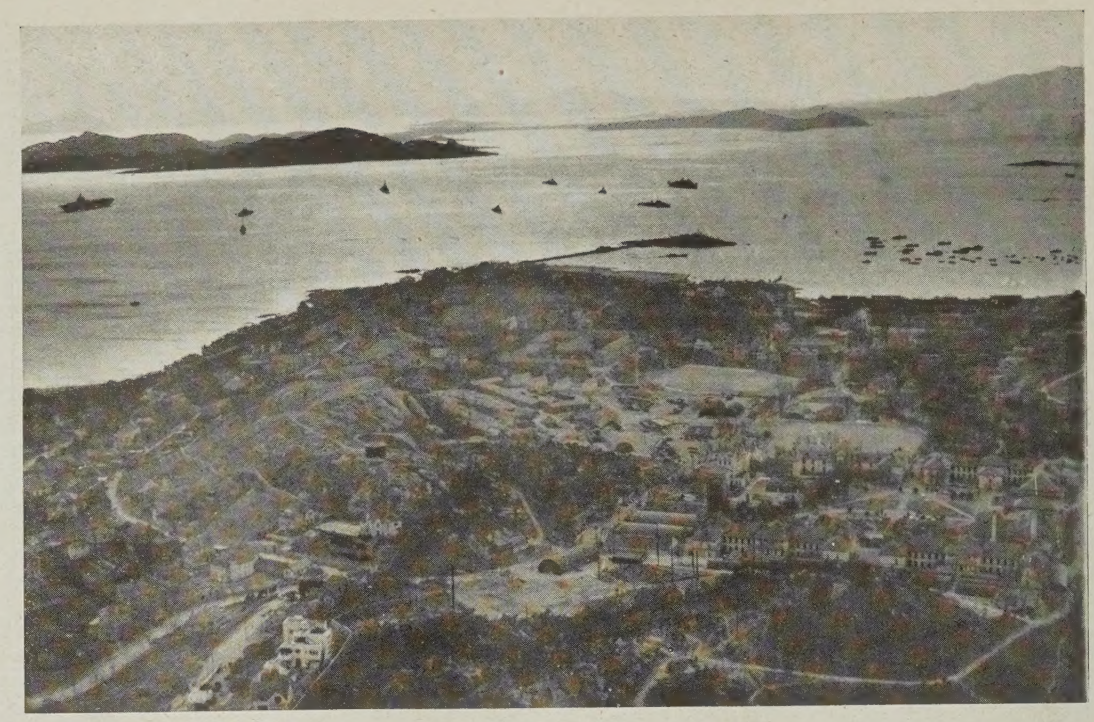
passées dans le camp adverse avec leurs chefs. Visiblement débordé, le maréchal Tchiang Kai Chek s'efforce d'installer des positions défensives le long du fleuve Jaune pour regrouper à l'arrière les forces qui lui restent fidèles. Mais la débâcle militaire s'accompagne d'un désarroi politique profond. En dépit des démentis officiels, il semble bien que le gouvernement chinois se prépare à évacuer Nankin pour se replier sur Canton, capitale de la Chine du Sud.

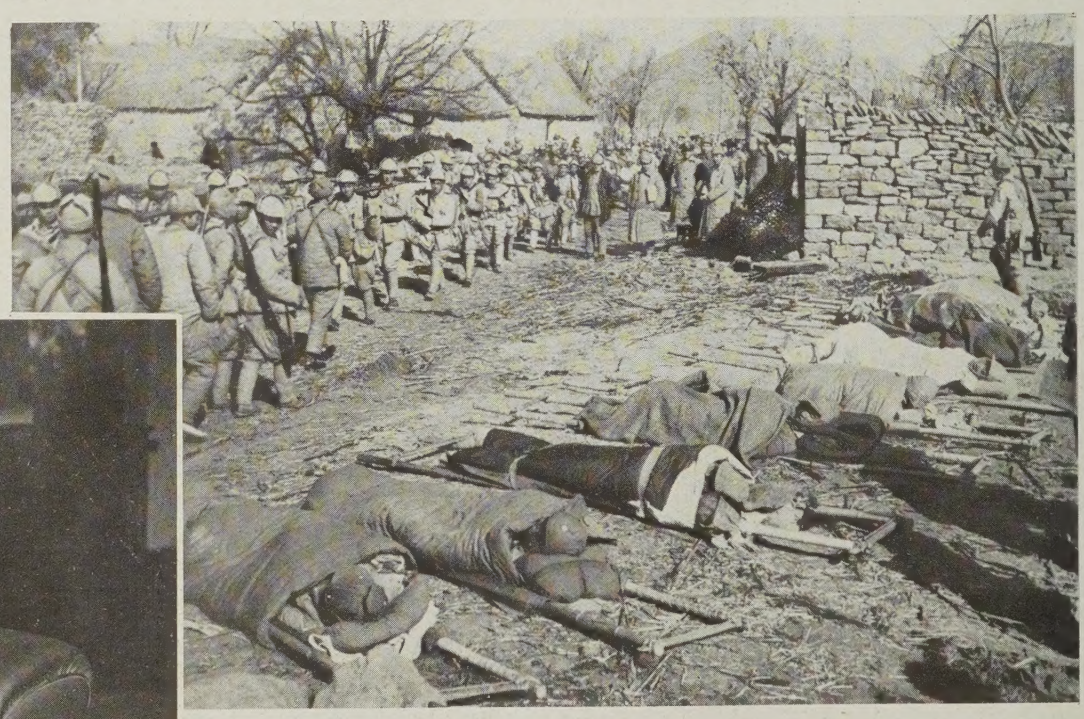
Cependant le maréchal, qui espère en des jours meilleurs pour ses armes, ne songe nullement à abandonner le pouvoir, ainsi que le souhaitent nombre d'éléments du Kuomintang. Son nouveau président du Conseil, Sun Fo, qui naguère menaçait les Etats-Unis d'un compromis avec Moscou, spécule aujourd'hui sur l'aide américaine. Usant de toutes les ressources de son intelligence et de son esprit, M^me^ Tchiang Kai Chek s'efforce de convaincre les hommes d'Etat de Washington, mais la cause chinoise est pour elle autrement difficile à plaider qu'en 1943 ! Le général Marshall, auprès de qui elle a d'ailleurs trouvé un affectueux accueil, n'ignore rien des erreurs de cette Chine nationaliste où il fut, il y a deux ans, l'envoyé extraordinaire du président. Il sait combien la situation chaotique, la gabegie et la concussion ont frappé d'impuissance le pouvoir central. Les arguments de la maréchale séduiront moins encore les conseillers financiers du président Truman, car, selon eux, trop de millions de dollars ont déjà été engloutis en pure perte dans le gouffre chinois.

Etant donné la redoutable partie qui se joue sur l'échiquier mondial entre la démocratie et le totalitarisme, les Etats-Unis estiment qu'il n'y a pas une fausse manœuvre à commettre. Et c'en serait une, aux yeux de leurs dirigeants, que d'affaiblir le potentiel de résistance américaine par une dispersion dangereuse. La partie, d'ailleurs, n'est pas jouée et M. Paul Hoffman, administrateur du plan Marshall, enquête sur la situation chinoise. Mais le général MacArthur, que le gouvernement de Nankin désirait appeler comme conseiller militaire suprême, ne quittera pas le Japon. Enfin, l'Angleterre se voit dans l'impossibilité d'accorder à la Chine un secours matériel efficace.

Les Anglo-Américains se résigneraient-ils, d'ores et déjà, à faire en Extrême-Orient la part du feu, quitte à dresser une solide barrière sanitaire autour d'une Chine soviétisée ? Spéculent-ils sur les velléités d'indépendance de certains chefs communistes chinois à l'égard de Moscou ?... ou encore sur les difficultés qui, dans l'Empire du Milieu, se sont toujours dressées, à travers les siècles, contre les conquérants désireux d'y établir leur domination ? Il reste qu'abandonner la République chinoise au sort dont elle est menacée serait une expérience pleine d'aléas. Maîtres de la Chine, disposant de l'immense prestige que leur vaudrait dans le monde asiatique leur victoire, les communistes seraient aux portes du Tonkin, du Siam, de la Birmanie, de la Malaisie, de l'Indonésie, déjà « travaillés » par leurs agents. Et c'est là sans doute le meilleur argument dont dispose l'épouse et envoyée extraordinaire du maréchal Tchiang Kai Chek.

Photographies ACME, I. N. P.





DE HAUT EN BAS : DES UNITÉS NAVALES AMÉRICAINES ONT DÉBARQUÉ DES RENFORTS A TSING-TAO POUR PROTÉGER LES RESSORTISSANTS DES U. S. A. — LES MARINS AMÉRICAINS TRAVERSENT TSING-TAO POUR PRENDRE LEURS POSTES. — PRÈS DE SOU-TCHÉOU, DES RENFORTS NATIONALISTES MONTENT AU FRONT TANDIS QUE LES BLESSÉS ATTENDENT D'ÊTRE ÉVACUÉS. — LE D^r^ SUN FO, PRÉSIDENT DU CONSEIL, EST LE FILS DE SUN YAT SEN, « LE PÈRE DE LA RÉVOLUTION CHINOISE ».

M. André Marie accompagné de ses vœux M. Trygve Lie, qui descend le perron de l'Elysée.

M. Dumaine, chef du protocole, présente a M. Henri Queuille les membres des différentes délégations de l'O. N. U.

LES ADIEUX DE L'O. N. U.

Le palais et la colline de Chaillot, qui durant quatre-vingt-quatre jours étaient devenus territoire des Nations Unies, ont été restitués à la France dimanche dernier.

Dès la veille, les délégués s'étaient rendus au grand complet à l'Elysée pour prendre congé du président de la République. De retour au palais de Chaillot, ils ont pris quelques ultimes décisions. C'est ainsi qu'une commission a reçu mandat de rechercher l'unification de la Corée et qu'une commission de conciliation, dont font partie les Etats-Unis, la France et la Turquie, a été créée pour la Palestine. Le docteur Evatt a ensuite prononcé l'ajournement de cette troisième assemblée de l'O. N. U., dont les travaux reprendront au début d'avril à Lake Success. Toutefois les membres du Conseil de Sécurité continueront à délibérer à Paris jusqu'à la fin du mois.

MM. Forster Dulles (U. S. A.), Trygve Lie, Vychinski (U.R.S.S.), Dr Evatt et Mac Neil (G.-B.).

Le Dr Evatt prend congé du Pt Auriol.

Phot. Ellebé.

L'AFRIQUE IMMENSE ET ANONYME

par ANDRÉ SIEGFRIED, de l'Académie française.

J'AI, du Cap au Caire, survolé le continent tout entier. Comment, sur cet axe fameux, l'Afrique apparaît-elle au voyageur ? A vol d'oiseau, considérons-la.

A Capetown on peut se croire sur la côte basque, et, dans les vignobles de Paarl, en Provence. C'est ensuite seulement, vers le nord, qu'on rencontre l'Afrique. Mais tout d'abord une Afrique qu'on pourrait croire mexicaine, dans la steppe désertique du Karrou : même sécheresse pierreuse aux horizons légers, où s'élèvent, au milieu d'herbes pauvres, des cactus stylisés. C'est par une transition difficilement saisissable qu'apparaît progressivement le veld de l'Etat libre et du Transvaal ; suite infinie de vastes plateaux sans arbres dont l'immensité vide est bien faite pour enthousiasmer les amants de l'espace. On imagine aisément la lenteur légendaire des migrations boers du passé quand on voit, aujourd'hui encore, la voiture traditionnelle, attelée de seize bœufs accouplés, placides et vigoureux ; et parfois ce sont dix, douze, quatorze ânes qui les remplacent. Un rythme périmé se maintient dans ces plaines, que dément l'activité trépidante, monstrueuse, des cent mines de Johannesburg.

Avec le Limpopo, frontière septentrionale du Transvaal, commence une nouvelle région, la plus authentiquement africaine, celle de la savane. On la retrouvera partout, en Rhodésie, au Congo belge, au Kenya... et partout elle est la même : sur un fond d'herbes, fauves par saison sèche, vertes aussitôt que vient la pluie, c'est indéfiniment une végétation lâche d'arbres médiocres, aux formes échevelées, quelque chose comme un verger en désordre, où le bétail errant se nourrit comme il peut, je ne sais trop de quoi. Pas de points de repère, mais une monotonie accablante de végétation clairsemée, parsemée de termitières géantes, sur lesquelles, me dit-on, les lions se postaient naguère pour guetter leur proie. En Rhodésie, l'éléphant sauvage continue de prospérer : aux environs immédiats des chutes du Zambèze, et même à proximité d'un palace splendide, il était devenu ces temps derniers un péril pour le globe-trotter trop confiant, persuadé de retrouver en lui le pendant du chamois de Tartarin, qui, le soir et sa journée finie, passait à la cuisine se faire servir un vin chaud.

Voici maintenant la brèche du Tanganyika, fissure si profonde de l'écorce terrestre que le fond du lac, à 180 mètres de profondeur, est au-dessus du niveau de la mer. C'est sur sa rive orientale que Livingstone, « découvert » par Stanley, fut abordé par celui-ci d'une phrase fameuse, bien britannique dans son laconisme : « *Dr. Livingstone, I presume ?* » C'était en 1871. Depuis lors la région est retombée dans l'anonymat, mais elle conserve toujours sa beauté d'exotisme et de majesté. Cependant, un peu plus loin, c'est de charmant — terme bien exceptionnel en Afrique — que le lac Kiwu peut être qualifié : dans une région montagneuse, riche en bétail, ses pelouses gazonnées toujours vertes, ses rives sinueuses pleines de criques, de promontoires, d'îles minuscules, lui donnent l'aspect d'un lac italien, où se multiplient les élégantes villas des coloniaux belges. Au loin, des volcans aux cônes demi-effondrés se sont épanchés en vastes champs de lave violacée. Si le temps était clair, des sommets neigeux apparaîtraient à l'horizon du nord-est.

L'avion gagne Stanleyville, au nord-ouest, et tout de suite c'est, sans transition, la grande forêt équatoriale, survolée sans interruption comme un océan d'arbres, sur 500 kilomètres, jusqu'au Congo. On la sent impénétrée, mystérieuse, inhospitalière, certainement fatale pour le vaisseau aérien qui s'y laisserait tomber, car, sur cette cime indéterminée de feuillages, où pourrait-il bien atterrir ? A Stanleyville, sur le Congo, juste au-dessous des *Stanley Falls*, c'est un autre monde, celui de l'Afrique équatoriale. Le fleuve, puissamment riche d'eau, déjà plus large qu'aucun de nos fleuves européens, y coule entre des berges sombres qui le surplombent de leur végétation débordante et touffue. Des villages de pêcheurs qui le bordent sortent des pirogues, faites de troncs d'arbres simplement évidés, mues par des pagayeurs nus, debout dans leur embarcation. Ici, la pluie est constante, mais irrégulière, imprévisible, à proprement parler fantasque : après la tornade aux averses battantes, le ciel bleu reparaît, invraisemblablement bleu, mais presque toujours chargé de cumulus splendides, massifs, gorgés de vapeurs, glorieux et, si j'ose dire, voluptueux ; ils sont une des incontestables beautés de ce ciel multiple comme une foule, presque trop riche de couleur, de substance, de densité.

L'équateur est maintenant dépassé (il est à 40 kilomètres au sud de Stanleyville). La Croix du Sud est toujours visible, mais le Chariot, compagnon familier de nos nuits septentrionales, a reparu, et l'Européen a un peu l'impression d'être déjà presque rentré chez lui. Reprenons vers le nord le survol de la forêt, puis de nouveau de la savane, et bientôt — car il n'y a plus de distance — voici, à Jubaan, le Nil. Coulant entre des rives plates, dénudées, semi-désertes, il est encore mince, couleur de café au lait violacé Après le Bahr-el-Ghazal, marais aux teintes de corruption que traverse un courant noir et comme infernal, le fleuve fameux entre dans le désert. C'est un autre monde qui commence : on reconnaît aussitôt ce Sahara qui, malgré nous, est un peu nôtre. Et c'est aussi le monde arabe, l'islam triomphant, faisant contraste avec le nègre et les ténèbres du fétichisme. Autre versant de l'Afrique, car la différence est fondamentale entre le noir pur du Sud et l'islamisé du Nord, le premier puéril, insouciant, gai, dansant et gesticulant, le second d'un flegme aristocratique et distant, déjà oriental.

Quand on descend du ciel à Khartoum on a l'impression d'entrer dans une fournaise. Le Congo était chaud, mais ce Nil est brûlant : le sable l'entoure de partout, une poussière soulevée par le vent assombrit l'atmosphère, ternit même les rayons d'un soleil qui va disparaître dans les brumes sèches de l'occident. Quel contraste avec le Congo, toujours assombri de reflets bruns et verts, enrichi sans cesse de l'apport de nouveaux affluents ! Le Nil est seul. Après le Nil bleu, qui se joint au Nil blanc à Khartoum, il ne recevra plus aucun renfort, et cependant sa masse d'eau formidable paraît ne rien perdre : on le retrouvera tel quel, toujours le même, en Egypte, 2.000 kilomètres plus loin, ayant tracé un courant humide entre deux berges de désert intégral.

En suivant vers Le Caire, par Assouan et Louqsor, cette vallée royale, on mesure à la fois son infinie grandeur et son extraordinaire étroitesse. A droite et à gauche, c'est le désert, sur lequel le fleuve semble avoir déteint par une zone intermédiaire de tonalité verte. A certains endroits l'inondation étend la zone cultivée, qui déborde alors, comme une sorte de colonisation, sur la sécheresse ambiante. Puis le désert reprend sans transition sa couleur de base, tantôt cachou, tantôt chocolat à la noisette, cependant que çà et là pointent des échines rocheuses noires ou violettes, comme si le soubassement archéen, élémentaire de ce continent, le plus vieux de tous, émergeait ainsi. Ah ! voici les Pyramides, trois petits triangles sombres. Puis, quand le delta s'épanouit pour former une sorte de Lombardie infiniment plate et sombre, densément peuplée d'innombrables villages, on réalise la justesse de la définition d'Hérodote, selon laquelle l'Egypte est un présent du Nil.

L'Afrique finit au delta ; peut-être Alexandrie, si méditerranéenne, ne lui appartient-elle déjà plus ? Retournons-nous. Chacune de ces régions successives s'associe dans notre esprit à la présence, à l'action de quelques grands Européens. Dans l'Afrique du Sud, en Rhodésie, c'est Cecil Rhodes ; au Tanganyika, c'est Livingstone ; au Congo, Stanley ; à Fachoda, notre Marchand ; à Khartoum, Gordon, Kitchener... Sans doute le nom de quelques grands chefs indigènes subsiste-t-il aussi dans la mémoire des hommes : Chaka, le Napoléon Zoulou, Lohehgula, chef des Matébélés, Msiri au Katanga, sans oublier, à Omdurman, le Mahdi. Néanmoins, ces grands espaces africains restent foncièrement anonymes, et c'est un des charmes troublants de ce continent que l'homme s'y perd dans une nature monotone, se répétant indéfiniment elle-même.

Du Caire l'avion s'envole vers Athènes, l'Italie, l'Europe nord-occidentale. Qu'elle est étroite, cette Méditerranée bleue ! Voici la Grèce, notre mère. Devant cette terre rocheuse, sèche, mais essentiellement harmonieuse et civilisée, s'avançant dans la mer en promontoires articulés, partout mise en valeur depuis des millénaires par une humanité tôt évoluée, je saisis, en une illumination, le contraste fondamental qui sépare l'Afrique de l'Europe méditerranéenne, c'est-à-dire de la plus authentique Europe. Sur ces côtes helléniques, tout est mesure, articulation, individualité. La nature même y est civilisée, partout soumise à l'homme, qui l'a peuplée et l'a faite sienne. En Grèce, il n'y a pas 10 kilomètres sans village, et, le soir, sur l'Italie déjà plongée dans l'ombre, partout apparaissent des lumières. Point n'est besoin de carte : ces caps, ces détroits, ces golfes possèdent une personnalité, née de l'histoire autant que de la géographie, qui permet aussitôt de les identifier.

L'Afrique, par contre, vue maintenant de loin et comme dans un ensemble, apparaît massive géographiquement, élémentaire géologiquement, rarement évocatrice de diversité, perpétuellement uniforme et anonyme. L'homme s'y perd dans une continuelle immensité ; jamais la mesure, ce sens des proportions qui est à la source de notre esprit occidental, n'y permet à l'individu de se situer, de prendre conscience d'une harmonie avec la mesure ambiante. C'est peut-être ce qui fait le charme de ce continent pour ceux qui aiment se perdre dans quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes. Il semble normal que notre civilisation soit née en Grèce. Il le semble aussi qu'elle ne soit point née dans l'immensité du continent noir, ni même dans cette Egypte, qui, vue du Parthénon, paraît presque néolithique, en dépit de ses incomparables réalisations. Je ne sais, en somme, si l'impression d'ensemble que je conserve est celle de la vieillesse sans fond de la nature africaine ou de l'infantilisme psychologique des éléments humains clairsemés qui l'habitent. Mais, ce que je sens, c'est que les grands lieux communs indéfiniment répétés du « miracle grec » se sont imposés à moi comme éclatants de vérité quand me sont apparus le cap Sunium et l'Acropole.

LE MODE DE SCRUTIN DÉTERMINERA-T-IL L'AVENIR DE LA QUATRIÈME RÉPUBLIQUE ?

par RAYMOND ARON

Le parti radical, en son récent congrès, vient de voter une motion en faveur du scrutin uninominal à deux tours. Victime du scrutin de liste au début de la Quatrième République, il espère confirmer et élargir ses positions actuelles en rétablissant la procédure électorale qui fut celle de la Troisième République.

Nul ne sait s'il y aura prochainement des élections générales. La discussion sur le mode de scrutin précède pour ainsi dire et dépasse en intensité la discussion sur l'opportunité d'une dissolution. Ce paradoxe apparent s'explique aisément si l'on songe que le choix pour ou contre le scrutin majoritaire uninominal risque d'exercer une influence décisive sur l'évolution de la conjoncture politique. Rarement décision, en apparence technique, aura eu une telle portée sur l'avenir du régime lui-même.

Il y a deux ans, la controverse revêtait un caractère doctrinal. On avait reproché aux partis de la Troisième République d'être trop nombreux et pas assez organisés. On reprochait à ceux de la Quatrième d'être monolithiques. Hier, on avait accusé les députés d'entretenir par indiscipline, par ambition ou par goût de l'intrigue une instabilité permanente. Désormais, on dénonçait les ukases des comités directeurs et la soumission des parlementaires à des organismes irresponsables.

Les partisans de la représentation proportionnelle s'étaient vantés de guérir l'anarchie parlementaire en substituant des candidatures collectives aux candidatures individuelles. Les partisans du scrutin uninominal défendent aujourd'hui une thèse analogue, quoique de sens contraire ; pour briser le corset de fer des partis, ils proposent de rétablir le contact direct de l'électeur et du député et de restaurer la règle simple : celui qui a le plus de voix est élu.

En théorie, personne ne manque de bons arguments. Les élections remplissent une triple fonction : désignation de représentants, expression de préférences, constitution d'une majorité. Quand on met l'accent sur la première fonction, on incline vers le scrutin uninominal, qui rapproche effectivement électeur et élu : le député est authentiquement le représentant de la circonscription. Quand on met l'accent sur la deuxième fonction, on incline vers la proportionnelle, qui transforme l'Assemblée en microcosme du pays : les forces relatives des partis sont à peu près les mêmes au parlement et dans la nation. Quand on met l'accent sur le besoin d'une majorité, on incline vers le scrutin de liste majoritaire à deux tours, qui oblige les partis voisins à s'entendre au deuxième tour, comme ils devront le faire au gouvernement.

Il est clair qu'aucun mode de scrutin ne remplit parfaitement ces trois fonctions à la fois. Celui que pratique la Grande-Bretagne (scrutin uninominal à un tour) assure, en général, la formation d'une majorité cohérente, sans rompre les liens entre l'électeur et l'élu, mais la Chambre des Communes ne reflète nullement la répartition des voix dans le pays. Les travaillistes avaient obtenu un peu moins que la majorité des voix, ils ont une majorité confortable aux Communes. Les libéraux avaient recueilli plus de deux millions de voix, leur groupe parlementaire est dérisoire (12). Le scrutin de liste proportionnel pratiqué depuis la libération donne une image, légèrement déformée en faveur des grands partis, de la répartition des préférences politiques. Il détache le député de ses électeurs, il renforce l'autorité des états-majors, il ne dégage pas de majorité cohérente, il oblige à des gouvernements de coalition.

Sur ce plan, la discussion pourrait se poursuivre indéfiniment. Les arguments contre les « mares stagnantes » sont aussi nombreux et probants que les arguments contre la tyrannie des partis. Quand le sort du gouvernement est suspendu au vote de quelques dizaines d'indépendants, le risque d'instabilité surgit. Quand les grands partis règnent seuls, les comités s'arrogent les pouvoirs qui appartiennent en droit aux Assemblées.

En fait, chaque parti recommande, d'ordinaire, le mode de scrutin dont il attend le plus d'avantages. Les théories servent de justification, elles ne sont pas le mobile de la conduite.

Parti communiste et mouvement républicain populaire se sont toujours déclarés en faveur de la proportionnelle. Le premier craint un mode de scrutin majoritaire quel qu'il soit : les coalitions risqueraient de se faire contre lui, entre le premier et le deuxième tour. Au scrutin uninominal, il emporterait peut-être quelques sièges au premier tour. Au scrutin de liste (dans le cadre départemental), il risquerait de n'obtenir presque nulle part de majorité absolue : si ses adversaires établissaient pour le deuxième tour une liste commune, sa représentation parlementaire serait probablement réduite à sa plus simple expression.

Le M. R. P., parti neuf, dont les représentants ont rarement une position locale assurée, est hostile au scrutin uninominal. L'investiture du M. R. P. n'aurait pas la même autorité auprès des électeurs modérés que l'investiture du P. C. et de la S. F. I. O. auprès des électeurs de gauche et d'extrême gauche. Le M. R. P. a dû pour une large part sa croissance miraculeuse au scrutin proportionnel. Un état-major passionné de démocratie chrétienne a pu grouper 25 % des électeurs (dont une faible minorité partageait de telles convictions) parce que le M. R. P. paraissait seul capable d'opposer aux partis marxistes une force compacte et une structure solide. Même si le R. P. F. n'existait pas, le rassemblement, réalisé par le M. R. P., se dissoudrait le jour où l'on voterait à nouveau pour des individus et non pour des listes.

En revanche, radicaux et modérés espèrent le scrutin uninominal que le M. R. P. redoute. Ils se sentent appelés à recueillir les dépouilles de celui-ci. Ils ignorent l'organisation rigide des partis de masses, ils misent sur la situation locale de leurs candidats plus que sur les investitures de lointains comités.

Seul le parti socialiste hésite, pris entre sa doctrine traditionnelle et son intérêt (ou du moins ce qu'il considère, de plus en plus, comme son intérêt). La proportionnelle l'affaiblit, parce qu'il n'adopte pas d'attitude assez nette et ne jouit pas d'un prestige national. En revanche, il conserve un acquit solide dans les municipalités, dans les conseils généraux. Ne retrouverait-il pas une sorte de jeunesse si, prenant la suite du radicalisme, il ramenait la bataille électorale à l'intérieur des circonscriptions, dans un cadre étroit où jouent les rivalités de personnes et de clientèles plus que les grands conflits d'idées ? Or, depuis qu'il a, en fait, abandonné le marxisme, le parti socialiste représente plutôt un état d'esprit qu'une doctrine.

Aussi longtemps que le R. P. F. n'existait pas et que l'on n'envisageait pas d'élections prochaines, les controverses gardaient un caractère académique. L'hostilité connue des communistes et du M. R. P. au principe majoritaire condamnait à l'impuissance les velléités radicales. L'intervention du R. P. F. n'a pas seulement donné un intérêt immédiat à ces controverses académiques, elle en a accru immensément la signification.

Le R. P. F. s'est toujours déclaré hostile au scrutin proportionnel, mais il ne recommande pas pour autant le scrutin uninominal à deux tours. Il souhaite le scrutin de liste majoritaire dans le cadre départemental. Au premier tour, il enlèverait bon nombre de sièges à la majorité absolue ; au second, il conclurait des alliances avec les autres partis anticommunistes. Un tel système est de nature à faciliter la formation d'une majorité cohérente. En ce sens, il répond au besoin N° 1 de la démocratie française, mais il jouerait provisoirement au bénéfice du R. P. F. On conçoit que les partis, groupés dans la Troisième Force, hésitent à combler les vœux de leur rival.

Dès lors, la véritable alternative semble bien : scrutin proportionnel (la loi actuelle plus ou moins modifiée) ou scrutin uninominal à deux tours. Pour comprendre la portée de l'alternative, demandons-nous quels seraient les résultats probables de chacune de ces deux éventualités.

La composition du Conseil de la République permet d'imaginer ce que serait l'Assemblée nationale élue au scrutin uninominal à deux tours. Le groupe communiste verrait fondre ses effectifs : il dispose rarement de la majorité absolue et toutes les coalitions se feraient contre lui. Le R. P. F. constituerait la minorité la plus importante, mais la fidélité des élus R. P. F. oscille entre l'adhésion totale et l'opportunisme à terme. Socialistes, radicaux, restes du M. R. P., indépendants, paysans, P. R. L. antigaullistes représenteraient probablement plus de la moitié des élus. Dans cette coalition centriste les radicaux exerceraient une influence décisive parce que, jouant sur les deux tableaux, ils pourraient menacer les socialistes d'un renversement des alliances. Le retour au scrutin uninominal à deux tours serait une tentative de retour à la République radicale, c'est-à-dire à la Troisième République.

En revanche, le maintien du mode de scrutin actuel laisserait subsister un groupe communiste important. Du même coup, aucune majorité anticommuniste ne serait possible sans le R. P. F., même si celui-ci n'obtenait pas la majorité absolue. Une coalition entre une fraction de la Troisième Force et le R. P. F. deviendrait inévitable. Le scrutin proportionnel signifierait donc un glissement vers la République gaulliste.

En d'autres termes, la Quatrième République, celle des partis organisés, est morte. La seule question est de savoir si l'héritage en sera recueilli par les gaullistes ou les radicaux, demi-alliés aujourd'hui et rivaux en profondeur. Or, la réponse dépend, pour une large part, du mode de scrutin.

Mais celui-ci, à son tour, me demandera-t-on, qui le déterminera ? Jetons un coup d'œil sur l'Assemblée actuelle. Même si les socialistes renient leur doctrine traditionnelle et se convertissent aux « mares stagnantes », il n'y aura pas de majorité pour le scrutin uninominal à deux tours dans l'Assemblée, à moins que le M. R. P. n'y souscrive à son tour. L'exemple du Conseil de la République ne lui laisse pas d'illusions : le scrutin uninominal sauverait peut-être une version « radicalisante » de la Troisième Force, il ruinerait à coup sûr le M. R. P. En bref, les radicaux invitent les républicains populaires à se sacrifier sur l'autel de l'antigaullisme.

On conçoit que le M. R. P., invité à choisir entre celui qui fut son patron spirituel et ceux qu'ils ont toujours combattus avec passion, hésite encore et prenne le temps de la réflexion.

A L'HEURE DE LA RÉFORME FISCALE

par XXX

Toute l'attention se tourne actuellement vers le projet de réforme fiscale, sur lequel le parlement va être appelé à se prononcer.

L'arsenal de nos impôts a en effet considérablement vieilli ; des réformes fractionnaires successives en ont fait un appareil compliqué, peu équitable et tellement fissuré que la fraude y trouve largement son compte.

L'objectif du ministère des Finances est d'opérer une réforme qui aboutisse à une simplification de la fiscalité afin de réduire les frais de perception et de permettre une lutte plus efficace contre les fausses déclarations. On espère ainsi, suivant la formule consacrée, pouvoir « obtenir plus de l'impôt en demandant moins au contribuable... honnête ». C'est là un souci louable, certes, mais la réforme risquerait d'être plus nuisible qu'utile si la seule considération de l'aspect financier devait aboutir à faire négliger les impératifs économiques qui dominent le véritable redressement du pays.

L'ÉQUILIBRE DE LA BALANCE DES COMPTES CLEF DE L'ÉQUILIBRE FINANCIER

Il convient d'éviter, en effet, de se laisser par trop hypnotiser par les questions fiscales ou d'équilibre budgétaire. Avant guerre de tels aspects pouvaient passer au tout premier rang, alors que la France comblait le déficit de sa balance commerciale par les revenus de ses créances à l'étranger et les apports des touristes, sans craindre de voir son activité économique freinée par une diminution de ses possibilités d'importation.

Aujourd'hui, il en va tout autrement : le problème N° 1 est celui de nos ressources en devises, qui conditionnent directement nos achats de matières à l'étranger, donc le rythme de marche de nos industries, les transactions intérieures et, finalement, le rendement des impôts. Ainsi, la question fiscale n'apparaît plus qu'au second plan dans l'ordre des priorités. On ne peut même pas dire que l'équilibre budgétaire soit aujourd'hui la seule base de la confiance dans la monnaie. Quelle serait, en effet, cette confiance si, avec un budget équilibré, nous étions contraints de réduire l'approvisionnement de nos industries, réduction qui provoquerait une diminution ultérieure de nos rentrées fiscales ?

La France, qui a cessé d'être rentière depuis la dernière guerre, qui a vu disparaître ses créances à l'étranger et par conséquent les revenus qu'elle en tirait, ne doit plus compter que sur son travail et sur la possibilité qu'elle peut avoir d'échanger à l'étranger une partie de ses produits contre ce qui lui fait défaut. La solution du redressement français n'est donc pas dans la seule fiscalité, mais dans une large reprise économique.

LE REDRESSEMENT DE L'ÉCONOMIE FRANÇAISE

S'il nous reste encore bien du chemin à parcourir sur la pente du redressement, ce serait faire preuve d'un pessimisme de mauvais aloi que de ne pas reconnaître les résultats considérables acquis depuis la libération. N'oublions pas que l'indice de l'activité industrielle française se situait en mai dernier à 118 % de 1938 et que, si les temps restent durs, les Français mangent à leur faim et sont en général habillés décemment.

On nous propose souvent des exemples tirés de l'étranger pour nous démontrer que notre relèvement a été plus lent que celui de nos voisins.

On a trop oublié qu'au lendemain de la libération les ponts détruits sur nos quatre grands fleuves séparaient la France en quatre régions, pratiquement sans communications entre elles ; on oublie nos voies ferrées coupées sur des milliers de points, nos gares de triage détruites, le parc de wagons réduit au tiers de ce qu'il était avant guerre, nos stocks de matières premières inexistants, nos usines déménagées par l'occupant ou détruites par la guerre...

Cependant, malgré une situation aussi désespérée, l'activité française s'est relevée au delà de son niveau de 1938.

Si en France les salariés n'ont pas encore retrouvé leur pouvoir d'achat d'avant guerre, on peut tout de même se réjouir que leur standing de vie reste parmi les plus élevés d'Europe.

C'est pour cela sans doute que, bien que la France ait été spécialement choisie pour l'offensive communiste, les récentes grèves politiques se sont terminées par un échec total.

Alors que tout avait été minutieusement préparé pour faire de ces grèves le début d'une révolution, l'immense majorité des mineurs se sont librement rangés du côté de l'ordre et de la reprise du travail dès que le gouvernement eut mis un terme aux pressions qui entravaient la liberté individuelle.

Tout cela démontre que, malgré un handicap effroyable au départ, la France a su se remettre courageusement à l'œuvre et le faire utilement.

L'AIDE AMÉRICAINE

Il est juste cependant de souligner que ces efforts n'ont pu produire aussi rapidement leurs fruits que grâce à l'aide que nous a apportée l'Amérique, d'abord sous la forme du Lend-Lease en 1945-1946, puis de l'aide intérimaire et du plan Marshall. A l'heure actuelle, sur 2 milliards 1/2 de dollars d'importations par an, plus de la moitié ne peut être réalisée que grâce aux crédits ou aux dons américains. Sans cette aide puissante nos ressources en pétrole seraient réduites aux quatre cinquièmes, ce qui signifierait l'arrêt total des transports routiers et du machinisme agricole ; nous ne recevrions que le tiers à peine du coton dont nous avons besoin, ce qui entraînerait la mise au chômage de près de 300.000 ouvriers et le retour de la population à un état vestimentaire que nous n'avons plus connu depuis l'occupation. Ce serait également l'obligation de renoncer aux minerais et métaux, à 700.000 tonnes de céréales, au lait, aux corps gras, etc., que nous importons d'Amérique.

Comme le déclarait le 8 août 1948 M. Paul Reynaud à la tribune de l'Assemblée nationale : « L'absence du plan Marshall..., cela voudrait dire un peuple en haillons en même temps qu'un peuple affamé... ce serait donc un effondrement du niveau de vie des Français et, soyez-en sûrs, au delà du niveau de vie, un écroulement de la structure sociale elle-même. »

Mais, si grâce à l'aide des Etats-Unis cette effroyable misère a pu être écartée, il ne faut pas oublier que le plan Marshall impose une surcharge fiscale considérable aux contribuables américains et qu'en conséquence il est inéluctablement appelé à se réduire dès le mois de juillet 1949 pour disparaître totalement en 1952.

EXPORTER PLUS

Force est donc à la France de s'attacher à subvenir à ses besoins d'importation par les seules ressources que lui procurera son exportation ; développer cette dernière doit constituer maintenant l'objectif principal.

Mais exporter n'est possible que dans la mesure où nos prix de revient nous permettent d'affronter avec succès la concurrence internationale. Pour produire moins cher il faut, toutes autres choses restant égales, produire plus et améliorer les conditions de fabrication par la modernisation des entreprises. Or, ceci suppose un accroissement d'importations de matières premières et de machines, ce qui nous ramène de nouveau à la question de nos ressources en devises, donc de notre exportation.

Ce cercle vicieux pourrait évidemment être rompu par un élargissement du marché intérieur dans le cadre d'une véritable union économique européenne : la mise en commun des ressources tant des métropoles que des possessions des nations de l'Europe occidentale ainsi que la mise en commun de leurs pouvoirs de consommation constitueraient sans aucun doute la vraie solution du problème. Mais une telle entreprise, qui se heurte à la fois à tant d'intérêts individuels et aux particularismes de nations fortement attachées à leurs passés historiques, ne paraît guère devoir aboutir avant plusieurs années.

La France ne pouvant attendre, il nous faut donc rechercher, au besoin dans des mesures de fortune, une amorce de réduction de nos prix de revient.

La réforme fiscale devrait à cet égard nous offrir une première possibilité, en prévoyant une exonération totale non pas en faveur de l'ensemble des exportations, mais au profit de toute la partie de nos ventes à l'étranger qui constituerait un accroissement par rapport à la situation actuelle.

De même, si comme nous venons de le voir le développement de l'exportation répond à une nécessité vitale, il importe de faire en sorte que les artisans de ce développement puissent équitablement tirer de leur surcroît d'efforts un revenu supplémentaire. Il conviendrait donc que la réforme fiscale fît disparaître, tout au moins en ce qui concerne l'exportation, cette progressivité de l'impôt général sur le revenu qui tend à rendre l'effort improductif au-dessus d'un certain niveau.

Enfin, et bien que ceci sorte de la réforme fiscale proprement dite, les restrictions de crédit sur lesquelles le gouvernement compte pour limiter le processus inflationniste ne devraient être maniées qu'avec beaucoup de précaution, afin d'éviter que ces restrictions ne frappent les entreprises exportatrices, pour lesquelles le crédit signifie souvent équipement ou approvisionnement et, par conséquent, réduction des prix de revient.

De telles mesures — que devraient accompagner sans doute certaines autres dispositions sur le plan économique proprement dit — constituent la condition nécessaire du développement de notre commerce extérieur. Or, répétons-le, sans exportations pas d'importations, donc régression de la production.

Tout cela démontre que, si importante que soit la lutte contre l'inflation et la recherche de l'équilibre budgétaire, ces objectifs ne doivent être poursuivis qu'avec le souci constant de ne pas entraver l'essor des entreprises, et plus spécialement celui des entreprises exportatrices.

Est-ce à dire qu'il faille se désintéresser du problème budgétaire ? Nullement : l'équilibre des recettes et des dépenses de l'Etat reste, après l'équilibre de la balance des comptes, la condition de la stabilité de la monnaie et des prix.

Nous pensons que cet équilibre peut être recherché ailleurs que dans une fiscalité aggravée. L'effroyable déficit des gestions des entreprises nationalisées, le besoin de capitaux de ces mêmes entreprises pour leur équipement exigent un effort financier que, dans l'état actuel des choses, l'impôt ni l'emprunt d'Etat ne peuvent accomplir.

Dès lors, et sans à aucun moment revenir sur le principe même des nationalisations, dont on aurait pu souhaiter qu'elles fussent effectuées petit à petit et non pas brutalement dans un pays frappé par les destructions, l'Etat ne pourrait-il pas mettre certaines de ces entreprises en régies intéressées, où le capital privé prendrait les risques de l'exploitation ?

Le budget de l'Etat y trouverait un allégement considérable. Le capital privé répondrait plus volontiers à l'appel de ces régies intéressées, alors que ce même capital privé risque fort de bouder aux emprunts d'Etat, redoutant de s'investir dans des entreprises où la mauvaise gestion n'entraîne aucune sanction.

En définitive, les problèmes qui en cette fin d'année se posent au gouvernement et au Parlement dépassent largement le cadre des débats budgétaires d'avant guerre.

Les considérations de pure technique fiscale ou financière doivent désormais céder le pas aux réalités d'une activité économique convalescente, sous peine d'arrêter ou tout au moins de freiner gravement le redressement si durement et si heureusement poursuivi depuis la libération.

L'O. N. U. NOUS QUITTE...

par ALBERT MOUSSET

La session tenue à Chaillot par l'Organisation des Nations Unies prend fin dans la nuit du 11 au 12 décembre. On ne peut dire qu'elle ait justifié les espérances qu'elle avait éveillées, puisqu'au moment de s'ajourner elle laisse en suspens les problèmes dont la solution conditionne le rétablissement d'une paix durable dans le monde.

Les raisons de cette relative impuissance sont trop connues pour qu'il soit besoin d'y insister. Bornons-nous à les rappeler.

En premier lieu, l'antagonisme entre Occidentaux et Soviétiques ; leurs différends transparaissent dans tous les débats politiques des organismes de l'O. N. U. et, grâce à l'exercice du veto, paralysent les décisions.

En second lieu, l'absence d'une force physique dont l'emploi soit susceptible de conférer une sanction exécutoire aux résolutions prises, qui demeurent ainsi condamnées à n'avoir d'autre portée que celle d'une obligation morale.

Puis la déficience de la procédure : l'Assemblée ne peut discuter que les questions dont le Conseil de sécurité l'a saisie. Or le veto d'un des Cinq suffit à bloquer ces questions devant le Conseil, et l'Assemblée elle-même ne dispose que d'un pouvoir de « recommandation ». Le mécanisme risque ainsi d'être enrayé à la base et inefficace au sommet.

Enfin la psychologie même des débats, où trop d'orateurs s'adressent visiblement au micro plutôt qu'à l'auditoire ; ils prennent des positions calculées pour l'effet à produire sur l'opinion de leur pays beaucoup plus que pour une orientation profitable de la discussion.

Ainsi a-t-on vu s'acclimater, à l'heure du vote, une pratique fâcheuse : la division de l'Assemblée et des commissions en majorités et minorités « mécaniques » ; les délégués avouent par là que leur siège est fait avant même que s'ouvre le débat.

LES « IMPASSES »

Les obstacles à toute entente sur certains problèmes réapparaissent à chaque session avec une régularité cyclique.

Tel est, par exemple, le cas du contrôle atomique, pour lequel un ajustage de vues entre les Etats-Unis et l'Union soviétique paraît désormais chimérique. La majorité de la commission de l'énergie atomique a adopté un plan de contrôle que la délégation canadienne s'est vainement efforcée de faire accepter par l'Assemblée générale. La représentation soviétique estime, en effet, que la seule mesure efficace est la destruction des armes atomiques existantes et l'interdiction d'en fabriquer de nouvelles. Les Etats-Unis se refusent, eux, à aller au delà du contrôle international.

Il en va de même du désarmement, qui ne saurait être effectif qu'autant que l'organisme chargé de le contrôler est assuré d'avoir accès aux centres de fabrication d'armes et de pouvoir dresser un inventaire des « existants ». On ne voit pas, jusqu'ici, que l'Union soviétique soit disposée à faciliter, sur son immense territoire, une investigation de cette nature. L'accord se fait sur les principes : il s'évanouit dès qu'on passe aux modalités d'exécution.

On n'aperçoit pas davantage de perspective d'entente dans la question des admissions de nouveaux Etats à l'O. N. U. Ces admissions doivent être décidées par l'Assemblée, sur la proposition du Conseil de sécurité. Les « Occidentaux » patronnent les candidatures de l'Italie, du Portugal, de l'Eire, de la Finlande, de la Transjordanie et de Ceylan. L'Union soviétique — tout en déclarant qu'elle n'a pas d'objection aux candidatures de l'Italie et de la Finlande — subordonne néanmoins leur agrément à l'admission de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Hongrie et de l'Albanie. Comme les puissances occidentales refusent d'admettre ces nations « en bloc », le veto joue et tous les candidats restent devant la porte...

L'AFFAIRE DE BERLIN

Le litige soulevé par le « blocus » soviétique de Berlin a été porté le 7 octobre devant le Conseil de sécurité. L'Union soviétique a objecté que ce « blocus » n'existait pas et dénié la compétence du Conseil. Sa thèse était que la question de Berlin est inséparable de celle du Reich : or cette dernière ne relève que des puissances occupantes, en vertu de l'article 107 de la Charte.

On sait que, pour sortir de l'impasse, le délégué argentin, M. Bramuglia, a pris avec M. Evatt l'initiative d'une médiation qui, sans être positivement repoussée par les Russes, a néanmoins amené ceux-ci à réaffirmer des conditions que les Etats-Unis, l'Angleterre et la France considèrent comme inacceptables. M. Bramuglia ne s'est d'ailleurs pas découragé : il a proposé de confier la poursuite de sa tentative de conciliation à un comité neutre d'experts financiers et à une commission de bons offices. Le gouvernement de Moscou a répondu que la commission lui semblait peu propre à faire un travail utile et que le comité neutre aurait en tout cas à se mettre d'accord avec les experts financiers des Quatre. Ce qui ramène, en somme, la question à son point de départ.

Au fond, le vice fondamental de ces initiatives est d'aborder par le biais des solutions techniques (monnaie, échanges commerciaux) un problème qui est

M. VYCHINSKI, DÉLÉGUÉ DE L'U. R. S. S., A ÉTÉ DANS CETTE SESSION COMME DANS LES PRÉCÉDENTES LE CHAMPION INCONTESTÉ DU VETO...

M. MARSHALL, DÉLÉGUÉ DES ETATS-UNIS, APPUYÉ A LA GRANDE FORCE DE LA RÉPUBLIQUE NORD-AMÉRICAINE, S'EST TOUJOURS DRESSÉ CONTRE LES DÉLÉGUÉS DE L'EUROPE ORIENTALE.

M. EVATT, DÉLÉGUÉ DE L'AUSTRALIE, A PRÉSIDÉ AVEC BEAUCOUP D'A-PROPOS LA PRÉSENTE SESSION.

exclusivement politique. Et la création à Berlin d'une « municipalité rouge » le rend désormais plus difficile à résoudre que jamais.

LA PALESTINE

Les débats entrecoupés d'intermèdes orageux qui se sont déroulés devant la Commission politique et le Conseil de sécurité ont prouvé que la question palestinienne ne pouvait être tranchée que par voie de négociations directes et libres entre les gouvernements arabes et l'Etat d'Israël.

A la surprise générale, la Commission politique a rejeté les dispositions essentielles du plan Bernadotte, qui préconisait, entre autres, la fusion de la Palestine arabe avec la Transjordanie.

Une coalition singulière a, en effet, dressé contre ce plan à la fois les Arabes, qui ne veulent d'aucune reconnaissance, officielle ou implicite, de l'Etat israélien ; les Slaves, qui sont hostiles au roi Adballah, et les Etats qui, comme le Guatemala, prennent systématiquement position contre Israël.

Tout au plus l'Assemblée générale peut-elle retenir du plan Bernadotte le statut spécial de Jérusalem et le rapatriement des réfugiés arabes.

Une commission de conciliation est chargée de suivre l'affaire tandis que le médiateur, le docteur Bunche, s'efforce de son côté, au Caire et à Amman, d'amorcer une reprise des négociations entre Juifs et Arabes. D'ores et déjà, il se heurte à un refus péremptoire du gouvernement égyptien ; on peut donc tenir pour certaine la prolongation du *statu quo* en Palestine.

ÉCHECS ET DEMI-SUCCÈS

Dans l'affaire grecque, on peut considérer comme un demi-succès l'intervention de l'O. N. U., puisqu'elle a obtenu des parties qu'elles négocient, sous les auspices du président de l'Assemblée, un arrangement susceptible de ménager une « normalisation » de leurs rapports ; normalisation qui n'est toutefois possible que si les voisins de la Grèce retirent leur assistance aux rebelles de Markos.

Si l'O. N. U. a ajourné la question des colonies italiennes, elle a, en revanche, porté à son ordre du jour celle de la Corée, dont il n'était que trop aisé de prévoir l'échec, vu l'irréductible antagonisme des Etats-Unis et de l'Union soviétique en ce qui concerne la légitimité du gouvernement de Séoul.

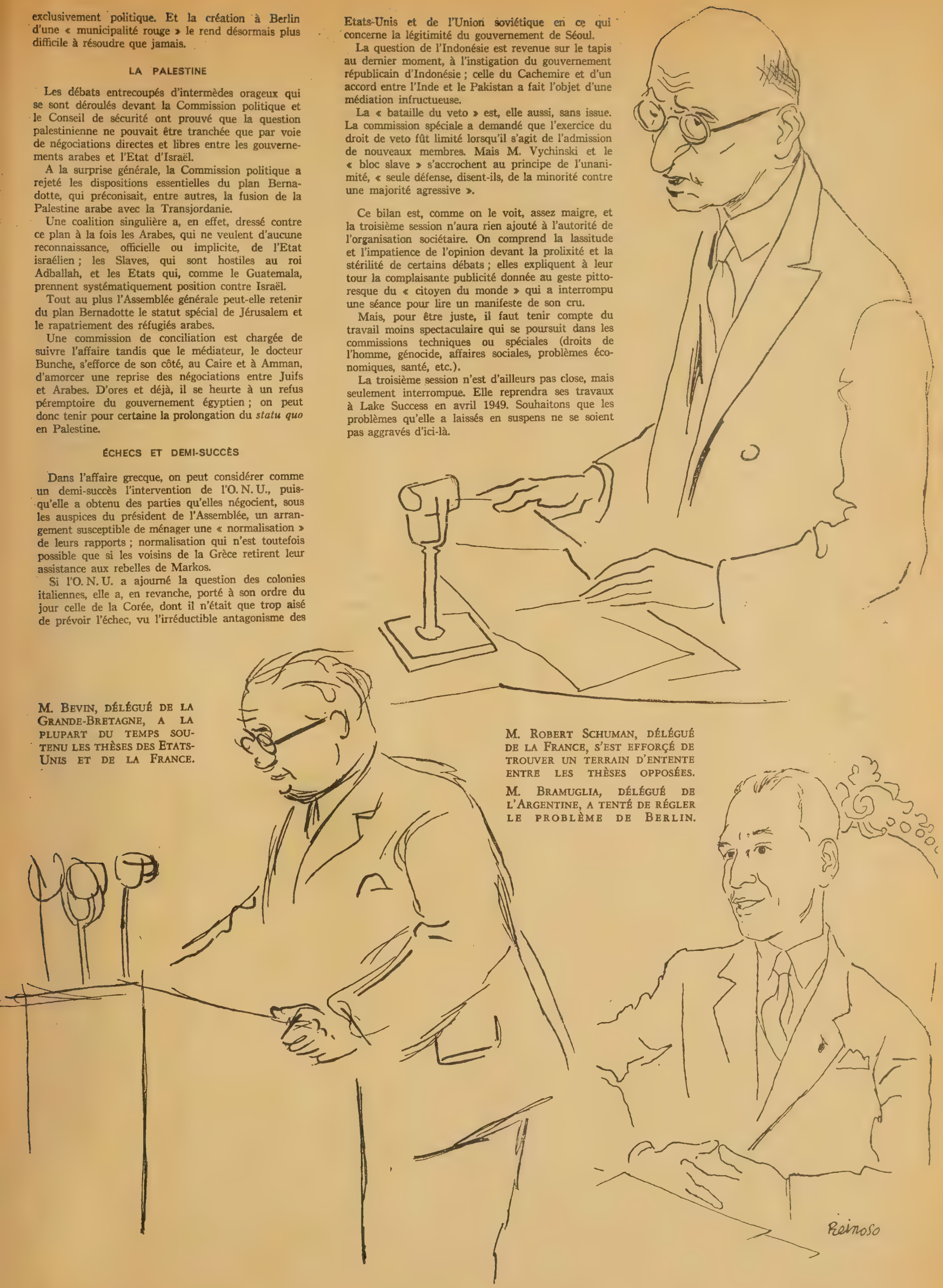
La question de l'Indonésie est revenue sur le tapis au dernier moment, à l'instigation du gouvernement républicain d'Indonésie ; celle du Cachemire et d'un accord entre l'Inde et le Pakistan a fait l'objet d'une médiation infructueuse.

La « bataille du veto » est, elle aussi, sans issue. La commission spéciale a demandé que l'exercice du droit de veto fût limité lorsqu'il s'agit de l'admission de nouveaux membres. Mais M. Vychinski et le « bloc slave » s'accrochent au principe de l'unanimité, « seule défense, disent-ils, de la minorité contre une majorité agressive ».

Ce bilan est, comme on le voit, assez maigre, et la troisième session n'aura rien ajouté à l'autorité de l'organisation sociétaire. On comprend la lassitude et l'impatience de l'opinion devant la prolixité et la stérilité de certains débats ; elles expliquent à leur tour la complaisante publicité donnée au geste pittoresque du « citoyen du monde » qui a interrompu une séance pour lire un manifeste de son cru.

Mais, pour être juste, il faut tenir compte du travail moins spectaculaire qui se poursuit dans les commissions techniques ou spéciales (droits de l'homme, génocide, affaires sociales, problèmes économiques, santé, etc.).

La troisième session n'est d'ailleurs pas close, mais seulement interrompue. Elle reprendra ses travaux à Lake Success en avril 1949. Souhaitons que les problèmes qu'elle a laissés en suspens ne se soient pas aggravés d'ici-là.



M. Bevin, délégué de la Grande-Bretagne, a la plupart du temps soutenu les thèses des Etats-Unis et de la France.

M. Robert Schuman, délégué de la France, s'est efforçé de trouver un terrain d'entente entre les thèses opposées.

M. Bramuglia, délégué de l'Argentine, a tenté de régler le problème de Berlin.

LEÇONS DU DERNIER RECENSEMENT

SITUATION DÉMOGRAPHIQUE DE LA FRANCE

par ANDRÉ CAUBET

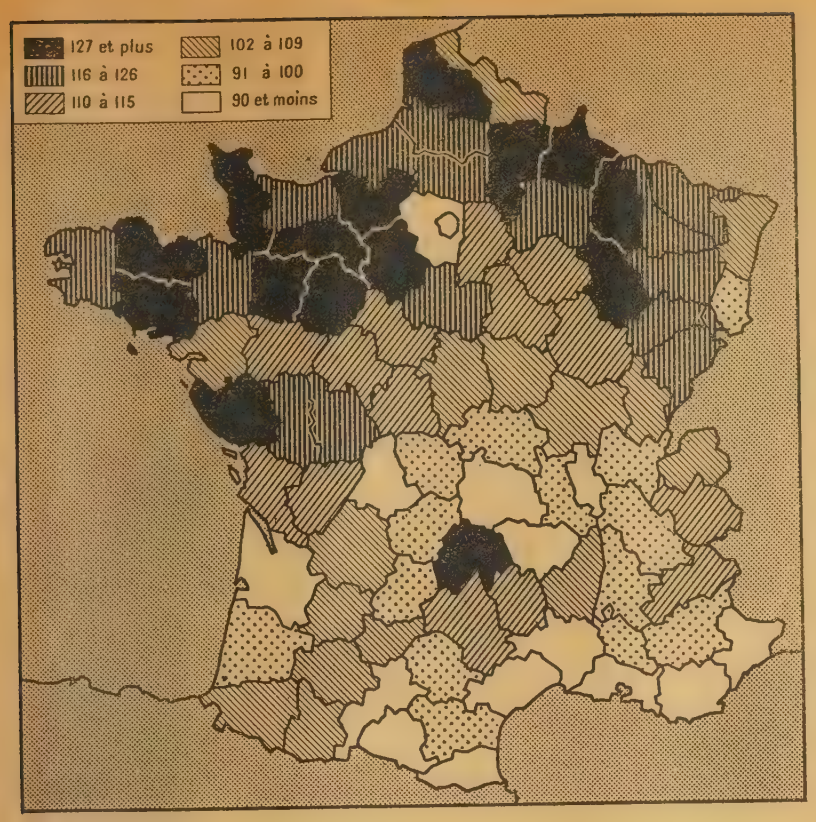
Les résultats définitifs du dernier recensement de la population française, qui remonte au 10 mars 1946, ne sont pas publiés encore. Toutefois le dépouillement effectué par l'Institut national de la statistique fait ressortir, dès maintenant, des chiffres d'ensemble qui permettent de dresser un tableau précis de la structure démographique de la France, d'en dégager ses aspects passés et ses tendances actuelles.

Au 10 mars 1946, la population légale de la France s'élevait à 40.780.000 habitants, auxquels il faut ajouter les 310.000 Français qui n'ont pas participé aux opérations de recensement parce qu'ils étaient à ce moment hors des frontières. L'*élément étranger* compte pour 1.750.000 habitants, soit 4,5 % de l'ensemble, mais sa répartition territoriale n'est pas homogène. Elle varie de 0,16 % dans le Morbihan à 13 % dans les Alpes-Maritimes, les départements industriels et les départements frontières étant ceux où la proportion d'étrangers est le plus forte.

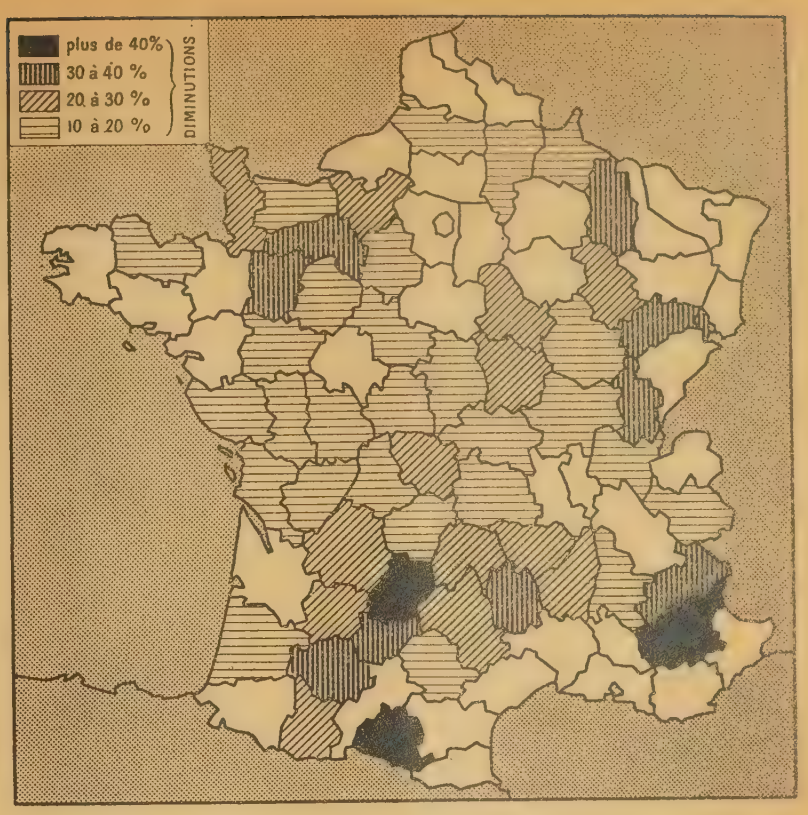
La *population active* représente approximativement la moitié du chiffre global des Français, soit 20.500.000, qui se décomposent en 12.800.000 hommes et 7.700.000 femmes. La *répartition professionnelle* de cette population active fait apparaître une proportion de 36,4 % pour l'agriculture, de 36 % pour l'industrie et les transports, de 8 % pour l'armée et les services publics, de 4,7 % pour les professions libérales. On aperçoit ainsi entre les activités industrielles et les activités agricoles la même équivalence que l'on retrouve dans les pourcentages de la population urbaine (52 %) et de la population rurale (48 %). Ajoutons que la *densité moyenne* de la population française est de 76 habitants au kilomètre carré et que cette moyenne est dépassée dans un cinquième à peine de la superficie.

Il se dégage de ces quelques chiffres élémentaires une impression générale d'équilibre. Une comparaison superficielle avec les pays étrangers fait apparaître que si la population est en France nettement moins dense que chez nos voisins européens (Suisse, 103 ; Allemagne, 160 ; Grande-Bretagne, 200 ; Italie, 143), elle est au contraire plus dense qu'aux U. S. A. (14) et qu'en U. R. S. S. (8) Un observateur optimiste y verrait un signe de mesure et d'harmonie qui s'accorde avec le visage traditionnel de la France.

La vérité est autre. Ces chiffres, cependant exacts, ne sont qu'une façade derrière laquelle se dissimule une réalité moins réconfortante. Constater les



N° 1. — Taux de reproduction dans les départements français.



N° 2. — Pourcentage de dépopulation dans nos départements.

chiffres globaux d'une population, sa densité moyenne, la répartition moyenne de ses activités ne peut fournir qu'un *aspect statique* de sa situation démographique. Seule l'étude des *mouvements de population*, l'analyse quantitative et qualitative de ses évolutions, mettent en évidence sa structure réelle.

Avant 1801, date du premier recensement effectué en France, les chiffres sont incertains. Notons cependant, à titre indicatif, que la Gaule de César comptait environ 6.700.000 habitants, la Gaule romaine 8.500.000, la Gaule sous Charlemagne 10 millions. A la fin du XIV^e^ siècle la population française avait doublé (20 millions) et elle atteignait 26 millions au moment de la Révolution de 1789.

A partir du commencement du XIX^e^ siècle les statistiques donnent des indications précises : la population française, en *pleine expansion* de 1801 à 1900, est depuis cette date en *stagnation*. Une analyse de la période d'expansion permet de constater qu'elle comprend une première phase d'*expansion rapide* de 1801 à 1851, au cours de laquelle la population est passée de 28 à 36 millions, et une deuxième phase d'*expansion ralentie* de 1851 à 1901, pendant laquelle la population est passée de 36 à 40 millions. Soit un gain de 8 millions au cours de la première moitié du XIX^e^ siècle et de 4 millions seulement au cours de la seconde moitié.

En poussant plus loin l'analyse, on constate que les pays étrangers ont évolué dans le même sens progressif que la France, mais plus intensément et plus longtemps. Depuis 1650, la population européenne s'est multipliée par 5, la population française par 2 seulement. Celle-ci représentait au XVIII^e^ siècle 20 % de la population européenne. Elle n'en représentait plus que 8 % en 1938 et 6 % en 1946.

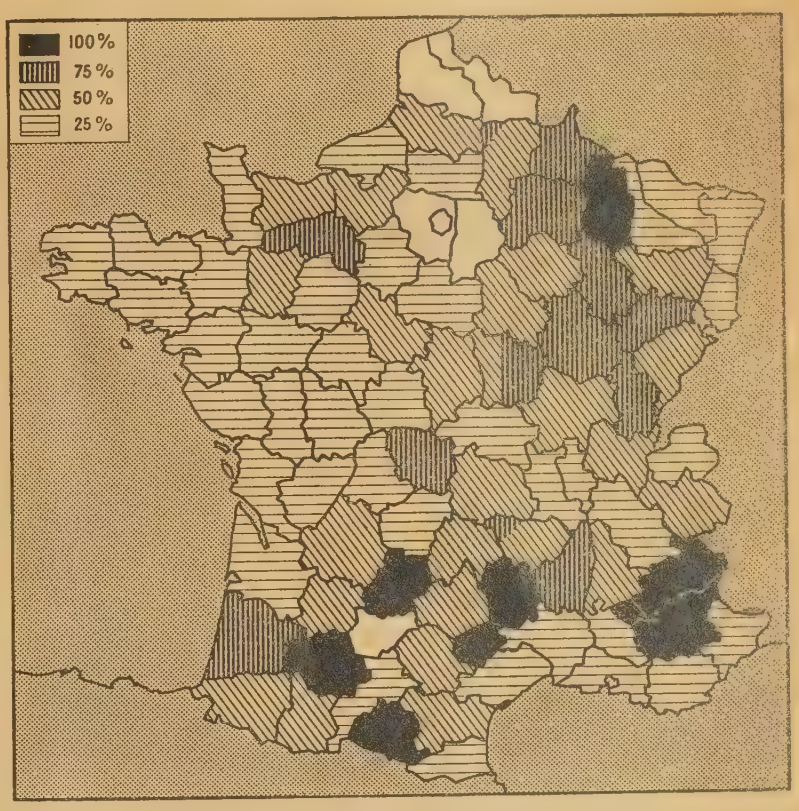
Les mouvements ainsi notés font ressortir quelques phénomènes caractéristiques de la démographie française : accroissement, mais moins accentué qu'ailleurs, et diminution relative. Mais les chiffres ci-dessus ne répondent qu'à la question *combien ?* Or cette réponse est insuffisante. Il faut rechercher *comment* la population française est passée de 1801 à 1936 de 28 à 40 millions, c'est-à-dire décrire cette évolution, en fonction de quatre facteurs qui sont essentiels : la *natalité*, la *mortalité*, le *vieillissement* et les *migrations*.

La population française s'est accrue depuis 1801 de 13 millions. Comment s'analyse ce chiffre ?

Reproduction (ou remplacement)	— 5 millions
Accroissement par longévité	+ 16 »
Guerre de 1914	— 3 »
Immigration	+ 5 »
Soit un gain de	13 millions

Il apparaît au premier abord que cet accroissement de 13 millions d'âmes depuis 1801 est dû principalement au fait que le taux de la mortalité a considérablement baissé par suite du progrès des sciences médicales. La moyenne de la vie humaine est passée de trente-cinq à cinquante-cinq ans approximativement. La France participe ici au mouvement général. Toutefois, la mortalité française a des caractères particuliers. Contrairement à l'opinion générale, la *mortalité infantile* n'est pas notablement plus forte en France qu'ailleurs. C'est dans l'*âge adulte* et surtout dans le *sexe masculin* que la mortalité est particulièrement élevée en France. On s'accorde à reconnaître que l'alcoolisme, qui exerça tant de ravages jusqu'à la grande guerre, porte une large responsabilité dans cet état de choses.

Quoi qu'il en soit, un gain de 16 millions a été réalisé sur le poste longévité. Il en résulte une double conséquence, quantitative et qualitative : accroissement en nombre, mais vieillissement.



N° 3. — Programme du redressement démographique a réaliser.

L'immigration de 5 millions d'étrangers en cent cinquante ans a eu un effet de nature différente : l'arrivée d'éléments jeunes et, en général, féconds a provoqué un rajeunissement ou du moins un ralentissement du vieillissement de l'ensemble de la population. Mais ces apports, plus ou moins assimilables, ont contribué à altérer quelque peu la composition originale de l'ethnie française.

Parvenu à ce point de développement, il convient de souligner que les quatre facteurs de l'évolution démographique — natalité, mortalité, vieillissement et migration — ne peuvent être envisagés indépendamment les uns des autres, mais examinés *dans leur relation*.

Tandis que sur les postes longévité et migration, la population française s'accroissait de 21 millions, elle décroissait de 5 millions sur le *poste remplacement*, ce qui révèle une perte de vitalité qui n'a pas cessé de se manifester depuis 1801 jusqu'à nos jours.

Le *bilan des naissances et des décès* montre que, jusqu'en 1935, il y a eu chaque année plus de naissances que de décès. Etant donné que l'on naît davantage qu'on ne meurt, il semblerait que tout est pour le mieux.

Or ce bilan est faux, car il dissimule une réalité tout autre. A plusieurs reprises au cours du XIX^e^ siècle le taux de remplacement a été inférieur à la moyenne, et depuis 1890 le remplacement des générations n'est plus assuré en France. Ainsi la balance des naissances et des décès devient un instrument

trompeur lorsqu'il entretient la croyance à un gain et, en fait, masque une perte. Il importe bien plus de savoir si les générations se remplacent que de savoir si l'on naît plus qu'on ne meurt. Seul le taux de remplacement est rigoureux, car il établit *combien 100 femmes auront de filles devenant femmes à leur tour*, tenant compte ainsi et du facteur fécondité et du facteur mortalité. Le remplacement des générations est assuré quand à la question ci-dessus la réponse est 100. Le taux 100 est donc le *taux démographique*. Or, à la veille de la guerre, le taux de remplacement en France, tel qu'il ressortait des statistiques, était de 86 (voir notre graphique de première page).

Le vieillissement accentue encore la perte de vitalité d'une population. Si, au cours d'une période donnée, la courbe de la mortalité et la courbe de la natalité sont toutes deux en baisse, la proportion des jeunes et des vieux sera modifiée au bénéfice des vieux. Tel est un des phénomènes démographiques dominant en Europe depuis le début du XIX^e^ siècle et en France plus encore qu'ailleurs. Vers 1790, pour 45 jeunes et 47 adultes on comptait 8 vieux. En 1945 on recense 16 vieux contre 55 adultes et 29 jeunes seulement.

Cet état de choses n'est pas spécial à la France. Dans la plupart des pays européens on retrouve une tendance analogue : chez nous, toutefois, l'accroissement étant moindre et le vieillissement plus marqué, le remplacement est, depuis longtemps, moins bien assuré qu'ailleurs. Il apparaissait donc jusqu'à la veille de la guerre un manque de vitalité légitimement alarmant de la population française.

Une telle analyse est de nature à modifier le jugement optimiste qui se dégage de l'observation superficielle des chiffres globaux et des moyennes générales. Toutefois, si l'on examine le problème démographique non plus pour l'ensemble du territoire, mais *dans le cadre régional et professionnel*, de nouveaux aspects apparaissent, car la France n'est pas un tout homogène. En jetant un coup d'œil sur la carte n° 1 on constate que les départements du Nord sont nettement plus féconds que ceux du Midi. Seuls la Seine et la Seine-et-Oise dans le nord et le Cantal dans le midi tranchent avec leurs voisins.

De même, des divergences profondes apparaissent dans la fécondité selon les professions. Les marins et les agriculteurs sont les plus prolifiques des Français, tandis qu'il naît moins d'enfants dans les activités libérales et chez les fonctionnaires, les professions industrielles et commerciales tenant le milieu.

Enfin, une comparaison entre le niveau de vie et la fécondité révèle un fait particulièrement troublant : *le taux de fécondité baisse au fur et à mesure que le niveau de vie s'élève.*

L'objectivité nous oblige à reconnaître un fait patent : le mode de vie à une influence sur la fécondité. Il semble bien que des habitudes de vie simples et modestes, une activité comportant une part de risques et d'aléas entraînent une vitalité renforcée. Ce sont là des indications précieuses dont peuvent s'inspirer ceux qui veulent donner une nouvelle orientation à la sécurité sociale.

Tels sont les enseignements essentiels qui se dégagent de l'étude des mouvements de populations envisagés en fonction des facteurs natalité, mortalité, vieillissement et migrations extérieures. Mais il convient également de souligner le sens et la portée des *migrations intérieures*, c'est-à-dire des mouvements de population dans le cadre du territoire français.

La population française est passée, de 1861 à 1936, de 37.400.000 à 41.900.000 habitants, mais ce gain de 4.500.000 habitants n'a pratiquement profité qu'à la région parisienne et à Marseille, la population de la Seine, de Seine-et-Oise et des Bouches-du-Rhône ayant augmenté durant la même période de 4.600.000 habitants. Si l'on ajoute à ces trois départements ceux du Nord, du Rhône et des Alpes-Maritimes, on constate qu'en 1861 ces six départements comptaient 4.700.000 habitants et, en 1936, 10.700.000 habitants. On enregistre donc un gain de 6 millions pour un territoire qui couvre les 4 % de la superficie totale et une perte de 1.500.000 habitants pour le reste, c'est-à-dire les 96 % du territoire français.

D'autre part, de 1876 à 1936, le nombre des communes de 100 à 200 habitants s'est multiplié par 2 (6.752 contre 3.295), celui des communes de moins de 100 habitants par 4 (2.524 contre 653). Les cantons ruraux sont parvenus à leur population maximum en 1851. Depuis cette date, on note, pour l'ensemble, une diminution de 25 %. Les cantons pour lesquels est intervenue une augmentation de population de 20 % recouvrent 12 % du territoire national. Les cantons pour lesquels on enregistre un déficit supérieur à 30 % couvrent 52 % du territoire. Et, parmi ces derniers, 260 cantons — soit une superficie égale à 1/10^e^ du pays — ont perdu la moitié de leur population.

Tandis que la France a perdu 25 % de sa population rurale, l'Allemagne n'en a perdu que 12 %, résultat obtenu grâce à des raisons purement techniques, au premier rang desquelles figure la mécanisation.

Si nous considérons les surfaces cultivées, nous pouvons constater que depuis 1913 quelque 3 millions d'hectares sont tombés en friche, c'est-à-dire, une superficie égale à celle du territoire belge.

Ces précisions nous permettent de toucher du doigt l'ampleur de l'*exode rural*.

L'évolution de la dépopulation par département apparaissait sur la carte n° 2 : 18 départements ont atteint leur maximum d'habitants depuis 1918, 28 entre 1875 et 1914, 43 avant 1870. Or, depuis ce maximum, dans 33 départements, soit 65 % du territoire, les pertes excèdent 10 %.

Il en ressort que l'exode rural est en réalité un *exode provincial*. Rechercher les causes de ces phénomènes n'est pas l'objet de cette étude, mais il est intéressant de noter l'interpénétration, en la circonstance, des facteurs économiques. L'exode rural a été déterminé par le morcellement foncier, renforcé dans ses effets par la loi successorale et par les évolutions culturales ; mais la décadence provinciale a aussi pour cause le phénomène de concentration industrielle qui a aspiré la main-d'œuvre, tué la petite entreprise et l'artisanat. Ce phénomène, du reste, a été favorisé par les tendances fortement centralistes de la structure politique française. Tout converge vers Paris, tête énorme sur un corps malingre.

La synthèse, après cette rapide analyse, devient possible. Elle conduit à un jugement assez éloigné des illusions hâtivement forgées à la lecture de chiffres globaux qui semblaient porter en eux équilibre, harmonie et mesure. En résumé, la France s'est grossie de 13 millions d'habitants en cent cinquante ans. Mais cet accroissement s'est accompagné du vieillissement de l'ensemble de la population. En outre, à la veille de la guerre, les générations n'étaient plus remplacées. D'autre part, les mouvements intérieurs de la population ont engendré la décadence provinciale au profit d'agglomérations congestionnées sous l'effet de la centralisation politique et administrative. Si ces conditions générales étaient maintenues, il n'est pas douteux que toute renaissance deviendrait impossible.

Cette évolution apparaît à certains comme une conséquence naturelle et fatale de la civilisation. Cependant, l'exemple de la Hollande démontre qu'avec un taux de mortalité très bas et un taux de natalité raisonnable une population de type européen peut faire preuve au XX^e^ siècle d'une remarquable vitalité.

L'inventaire des ressources françaises justifie un accroissement notable de la population. Selon la réconfortante remarque de M. Jean Monnet « la France est un pays neuf ». Il reste à l'exploiter. Or, d'après son plan, l'équipement du pays nécessiterait un appoint de 10 à 15 millions d'habitants.

Le point optimum de la population ne peut pas être fixé avec certitude. On le situe entre 50 et 70 millions. Il ne sera pas dépassé tant que les investissements démographiques se traduiront par une augmentation du revenu national. Si les conditions démographiques de la Hollande se trouvaient réunies en France, la population française compterait, en 1990, 73 millions d'habitants. La carte n° 3 montre sur quels points et dans quel sens doit s'orienter l'effort démographique.

Ce travail de prévisions a été fait dans le sens inverse, c'est-à-dire que les démographes ont tenté d'établir ce que serait la population française à une date donnée si l'évolution antérieure à 1940 se poursuivait sans faits nouveaux. On est parvenu au résultat suivant :

	1945 — millions	1955 — millions	1970 — millions	1985 — millions
Jeunes	11,800	10,500	10,000	9,000
Adultes	22,300	22,500	20,000	18,000
Vieux	6,300	6,500	7,200	6,400
Total	40,400	39,500	37,200	33,400

Ces travaux ont le grand mérite de mettre en évidence le mécanisme scientifique des phénomènes démographiques. Rien pourtant ne permet à leurs auteurs de prévoir dans quel sens la situation évoluera. Il est fort éloigné de notre pensée de dire qu'une politique de la population est vaine et qu'il convient de s'abandonner aux circonstances. Mais agir n'est pas prévoir.

Qui eût prévu, en effet, dans leurs conséquences immédiates, les bouleversements qui ont secoué le monde de 1939 à 1945 ? Or, ces événements ont déterminé des variations imprévues dans l'évolution démographique générale, notamment en France.

Il est intéressant de constater que les pertes de cette dernière guerre ont été moins lourdes que celles de la première. Toutefois, l'événement le plus considérable est que, depuis 1942, la fécondité augmente en France. Ce mouvement se poursuit depuis la libération avec intensité. L'excédent des naissances sur les décès est aujourd'hui plus élevé qu'il ne le fut jamais depuis l'existence des statistiques : l'année 1946 a donné 836.000 naissances et un excédent sur les décès de 293.000 ; l'année 1947 présente un excédent de 320.000 contre un excédent de 161.000 de 1826 à 1830, années record du XIX^e^ siècle. Et le mouvement s'est confirmé durant les premiers mois de 1948.

Ce phénomène heureux n'est pas seulement explicable par le rapprochement des couples dispersés par la guerre. Ces excédents de naissances correspondent au relèvement de la nuptialité. Il naît plus d'enfants parce que les mariages sont plus nombreux.

Ce mouvement n'est pas spécial à la France. On le retrouve dans la plupart des pays étrangers. Cependant, le redressement paraît plus net et plus intense en France.

Compte tenu de la mortalité, des mouvements migratoires et de l'accroissement de la natalité, on peut considérer que la population française au 1^er^ janvier 1948 s'est accrue de 700.000 habitants depuis le recensement du 10 mars 1946. Ainsi, en moins de deux ans, plus de la moitié des pertes dues à la guerre ont été comblées !

Avant la guerre, la situation démographique était alarmante, voire catastrophique. On parlait de perte de vitalité, on phophétisait la mort lente du pays. A ce pessimisme, l'optimisme peut-il succéder ? Assurément, si le redressement de la natalité se poursuit au même rythme. Mais la structure démographique d'un pays est la résultante d'un ensemble de phénomènes économiques, sociaux et intersociaux que nul ne peut prévoir. Mais l'Etat ne demeure ni désarmé ni impuissant. Le redressement démographique qui a commencé dès 1942 et qui se poursuit aujourd'hui a sans doute des causes profondes qui échappent à toute intervention des pouvoirs publics. Toutefois, il coïncide avec une politique de la population qui a débuté avant la guerre et qui n'a cessé depuis lors de se développer. Au delà des gouvernements et des régimes politiques, une force consciente des nécessités nationales est parvenue à imposer ses vues. Cette vieille croyance malthusienne que « plus on est nombreux plus il y a de pauvres » n'a plus la même résonance que jadis. Le pays commence à entrevoir que la force et la vie ne peuvent pas naître d'un refus. Mais le redressement démographique n'est pas seulement fonction du comportement individuel. Celui-ci ne portera ses fruits que s'il s'accompagne de réformes de structure profondes dans l'appareil politique et économique.

Sidi Mohammed ben Youssef célèbre a la Hedya la vingt et unième année de son règne.

Dans la salle du trone, S. M. le sultan reçoit les félicitations que lui présenti le général Juin ; puis il s'entretieni familièrement avec lui avant de lui faire visiter la ménagerie installée au palais.

FÊTE DU TRONE A RABAT

Le vingt et unième anniversaire de l'accession au trône de S. M. Sidi Mohammed ben Youssef a été célébré dans tout le Maroc. Au palais impérial de Rabat, le général Juin, résident général, apporta les vœux du gouvernement français « à l'auguste souverain, à sa dynastie et à son pays », tandis que le sultan évoquait la vieille amitié qui unit les deux pays.

Photographies Belin.

Le sultan reçoit l'hommage des tribus venues a Rabat a l'occasion des fêtes du trone.

L' « Hotel de la 5e Avenue », est le point de jonction entre la cité et Greenwich - Village.

De gauche a droite et de haut en bas : le sculpteur italien Murabito ; Inokai, peintre des élégances newyorkaises ; Jo Davidson, ex-Américain de Paris ; Pat Marvel, qui a six ans, vend déja ses œuvres ; le peintre John Sloan, qui a conquis la célébrité ; l'éternel bohème devant le motif.

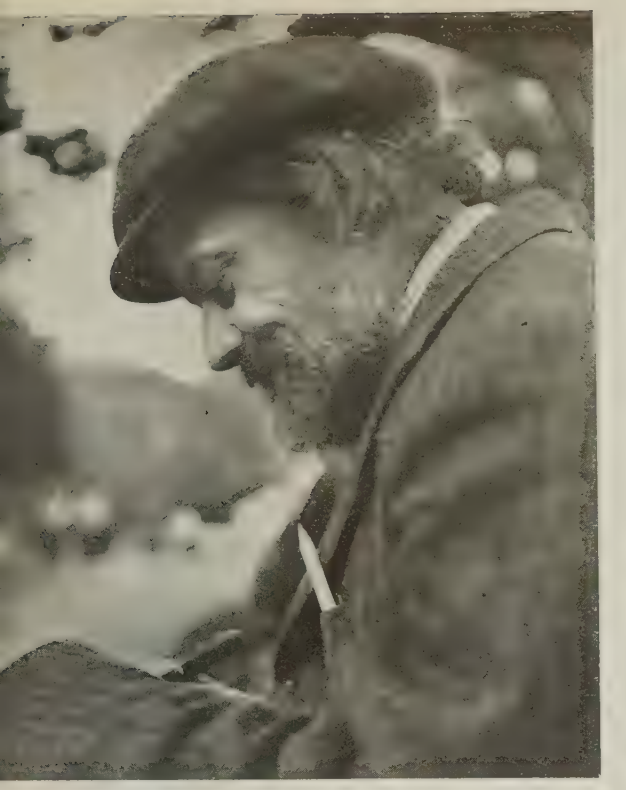
GREENWICH-VILLAGE

LE MONTPARNASSE AMÉRICAIN

Greenwich-Village est à New-York ce que Chelsea est à Londres ou Montparnasse à Paris. Au milieu de la fiévreuse cité tentaculaire du Nouveau Monde, où s'affairent les businessmen, subsiste ainsi une oasis de fraîcheur où viennent chercher refuge écrivains, poètes, artistes, compositeurs, tout ce qui compte peu ou prou dans la culture américaine.

Cette attraction qu'exerce Greenwich-Village sur la gent intellectuelle remonte loin déjà dans l'histoire des U. S. A. Parmi les familiers du village on rencontrait jadis Edgar Poe, Thomas Payne, Theodore Dreiser. John Masefield exerça là maints métiers d'occasion avant d'être consacré grand poète anglais. Maxime Gorki, Maurice Maeterlinck y firent escale. Maints savants, maints inventeurs de génie ont commencé leurs recherches dans ce coin tranquille : Thomas Edison perfectionna le phonographe dans son laboratoire, qu'il conserva lorsque le succès lui fut venu. Morse y mit au point son télégraphe ; Colt, son premier revolver et John William Draper y développa sa première plaque. Au temps où le cinéma était encore balbutiant, les premiers *movies* du muet sortirent des studios de Greenwich-Village, d'où les vedettes de l'écran allaient prendre leur essor vers la célébrité et les cachets astronomiques. D. W. Griffith et Mary Pickford, « tournant » à 5 dollars par jour, déjeunaient alors côte à côte sur un banc du paisible square Washington, semblable à ceux de toutes les villes, offrant la même animation bruyante faite des jeux, des ris et des pleurs des petits.

Depuis lors combien d'auteurs, d'écrivains, de journalistes, d'artistes, Noël Coward, Alan Seeger,



IN GOULT, GENTLEMAN VAGABOND, ÉCRIVAIN ET POÈTE.

Walter Lippmann, Jo Davidson et tant d'autres connurent dans le « village » l'angoisse des débuts difficiles avant les enivrants réveils du succès ! Mme Eleanor Roosevelt y a conservé sa demeure, et lorsqu elle séjourne à New-York on peut l'apercevoir promenant dans le square Washington, laisse en main, Falla, le chien préféré du regretté président.

Par bien des aspects, Greenwich-Village s'apparente à notre rive gauche ou au sommet de la Butte Montmartre. Dans les rues, même laisser-aller bon enfant, même originalité vestimentaire ; on retrouve les académies où l'on travaille le croquis au coude-à-coude autour du modèle et aussi les cafés dits littéraires où s'échangent les propos abscons et les théories audacieuses, les théâtricules animés par de jeunes compagnies d'avant-garde, les *night clubs* où les « attractions » viennent s'essayer avant d'affronter les boîtes de nuit réputées.

Rien de surprenant, d'ailleurs, dans cette parenté transatlantique. N'est-ce pas à Greenwich-Village que, dès les premières années du XIXe siècle, s'étaient groupés les exilés français de la Révolution et de l'Empire avant d'aller se fondre dans ce vaste creuset des races qu'est le Nouveau Monde ?

Ainsi, une fois de plus, le génie français devait marquer un coin de terre étrangère de son empreinte, faisant éclore une abondante floraison d'esprits et d'artistes de qualité.

Dès qu'arrivent les beaux jours, les jeunes espoirs et les chevaux de retour de la peinture en quête de clients installent en plein air des « foires aux croûtes » où le « pompiérisme » le plus figuratif côtoie les dernières innovations de l'art abstrait. Des guitaristes s'improvisent au coin des rues tandis que les éventaires des bouquinistes offrent au passant leur nourriture intellectuelle.

Milieu cosmopolite par excellence, où les autochtones accordent généreusement droit de cité aux artistes, aux penseurs, aux originaux, aux outlaws de la plume et du pinceau venus des quatre coins du monde : Sud-Américains et Japonais, Nordiques et Italiens, Allemands et Espagnols, et tant de déracinés dont les convulsions politiques ont fait des heimatlos.

Or, Greenwich-Village est aujourd'hui en pleine émoi : n'est-il pas question de détruire cette enclave newyorkaise, de jeter bas les petites maisons pittoresques, les ateliers et aussi les vieux studios, devenus historiques, qui, face au square Washington, virent naître les premiers films, cela dans le dessein d'édifier de hauts buildings à appartements ? La municipalité de New-York s'est déjà rendue propriétaire d'un pâté de maisons avec l'intention de construire un lycée dans cet affreux style néo-gothique qui n'est certes pas à l'honneur des architectes d'aujourd'hui d'outre-Atlantique !

Les habitants du « village », écrivains

artistes en tête, se sont dressés énergiquement contre cette fièvre de « modernisme » qui tend à remplacer les vestiges d'un passé riche en souvenirs par des bâtiments d'une utilitaire banalité. Parce qu'ils entendent conserver à Greenwich-Village son caractère intime, démodé, suranné peut-être, mais si évocateur, ils ont décidé d'organiser la résistance. « Nous opposerons aux vandales la résistance passive, disent-ils, et pour nous faire abandonner nos demeures il faudra la force des baïonnettes. »

Cette querelle autour de Greenwich-Village n'ira pas jusque-là, mais ce souci de conserver intacte l'atmosphère pittoresque de ce petit coin de terre américain où ont vécu, souffert et espéré tant de grands noms de la littérature, de la peinture et de la scène est fort louable. Au reste, les hostilités se déroulent avec des alternances diverses. Le cœur et l'esprit finiront-ils par l'emporter sur les préoccupations édilitaires ? En un mot, New-York conservera-t-il son Montparnasse ?

Photographies Rapho.

AU « VILLAGE » LES CONTROVERSES LITTÉRAIRES SE PROLONGENT TARD DANS LA NUIT.

LES HABITANTS DU « VILLAGE » CÉLÈBRENT NOËL EN MUSIQUE DANS WASHINGTON SQUARE.

ENTRE DEUX MINIATURES CETTE FEMME PEINTRE AU MASQUE ÉNERGIQUE PROMÈNE SES ENFANTS.

AMIE DES OISEAUX, ELLE VIT DEPUIS QUINZE ANS AVEC LES PIGEONS DE GREENWICH-VILLAGE.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

La distribution des prix

Nous avons félicité l'an dernier l'éditeur René Julliard de sa chance aux prix de fin d'année : cela faisait, en effet, deux fois de suite que sa firme était gratifiée du prix Goncourt, et l'année d'avant elle s'était attribué le Femina par-dessus le marché. Renouvelons nos compliments à cet heureux homme. Le Goncourt est encore pour lui cette année, le Renaudot avec. Ce ne sont plus des récompenses, c'est un abonnement. Si les prix littéraires étaient un jeu de hasard, on dirait que M. Julliard connaît la bonne martingale. Le voilà maître en cet exercice. Nous sommes trop routiniers : une telle autorité commanderait une sérieuse réforme de structure dans la distribution des lauriers. On ferait tout simplement une fournée de prix Julliard, et notre éditeur aurait pleins pouvoirs pour les décerner — tout seul. Les divers jurys seraient éliminés, comme intermédiaires inutiles. Il faut rationaliser les affaires sérieuses, à notre époque, afin d'améliorer le rendement.

Un progrès est déjà visible, d'ailleurs : M. René Julliard sait mieux choisir ses lauréats. Non que le Goncourt 1948 soit un grand roman. Mais auprès des livres particulièrement médiocres qui l'ont précédé, c'est un volume qui se tient. Les lecteurs sensibles aux fautes de français pourront dire : c'est bien écrit. Ceux qui croient à la vérité des tableaux de mœurs quand ils sont habilement troussés s'écrieront : comme c'est bien observé ! Ils en auront pour leur argent : le brasseur d'affaires, le médecin, le ministre, l'académicien, le vieux noceur, avec femmes assorties à tous ces types masculins. Le public de province, cette réserve de consommateurs en lecture romanesque, pourra s'imaginer que M. Maurice Druon (j'oubliais de vous le nommer) lui ouvre les coulisses du Tout-Paris. Ainsi des milliers de braves gens croient-ils apprendre l'histoire du Second Empire au théâtre Mogador. Cela s'appelle *les Grandes Familles* et tend à montrer que les élites bourgeoises se désagrègent. Vous me direz qu'on s'en doutait. Pour avancer dans ce grave sujet, M. Druon, en effet, nous apporte trop ou trop peu. Mais le sujet n'importe guère ! M. Druon est un bon fabricant. Adroit de sa plume, il fera ce qu'il voudra : d'autres romans, des films, des pièces de théâtre. Tout cela aura du succès. M. Druon gagnera beaucoup d'argent, progressera dans la carrière des honneurs, et le souvenir de son prix entretiendra l'illusion que l'académie Goncourt encourage quelquefois la littérature.

Le Voyage aux horizons, de M. Pierre Fisson (prix Renaudot), est d'une autre qualité. Un jeune Français, sorti de la guerre pour plonger dans le chaos de l'Allemagne occupée, témoigne de son désarroi. Ici, un homme est présent, communique avec d'autres hommes, essaie plutôt de rétablir cette communication, presque partout rompue aujourd'hui, et s'inquiète de cette immense rupture. Son destin l'a bien servi (je parle du destin de l'auteur, dont le héros est visiblement le porte-parole) en lui faisant passer une saison de sa vie à Berlin. Le monde en perdition et l'humanité désaxée ont ici leur capitale. Je n'ai encore rien lu qui approche de l'évocation que fait M. Fisson de cette ville vouée à devenir une sorte de lieu maudit, avec ses champs de ruines, ses secteurs étrangers qui l'écartèlent, son aspect de rivage entre les derniers rochers de l'Occident et l'océan de la puissance russe. Les Russes que peint le talent vigoureux de M. Fisson dépassent en vitalité barbare tout ce qu'ont pu nous apporter les ouragans musicaux de Moussorgsky et de Borodine, tout ce qu'ont fait déferler sous nos yeux les plus frénétiques ballets du prince Igor...

Mais la France ? se demande ce jeune Français avec une obsession angoissée « La France, la France éternelle semblait perdre courage et renier ses traditions... En une nuit de victoire, nous semblions avoir vieilli de milliers d'années... Nous étions des vieillards vainqueurs, que le dernier effort avait mis à genoux. » Cette angoisse de retrouver l'âme de la France, et une âme que la France puisse donner au monde, conduit le héros de M. Pierre Fisson à travers des épisodes trop nombreux, sur les routes des deux continents, jusqu'à une fin désespérée. L'auteur a voulu amasser trop de choses dans cette confession interminable, souvent mal ficelée. Mais son livre provoque en nous de fortes résonances.

Signalons toutefois un de ses aspects, que revêt aussi le roman de M. Druon. Dans la débâcle du monde moderne, la vie sexuelle prend une importance qui tient sans doute à ce qu'elle demeure pour la nature humaine éperdue une des rares réalités incontestables. Nos romanciers, en tout cas, la traitent comme telle. Avec une abondance luxuriante, si j'ose dire, de détails et de précisions. Voilà moins de cent ans que Flaubert passait en correctionnelle pour avoir laissé imaginer ce que voilaient les stores baissés dans le fiacre de M^me^ Bovary. Quoi qu'on dise, il y a des terrains sur lesquels notre temps est en « progrès ».

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Cocktail dramatique

Après le succès mérité de *la Petite Hutte*, on attendait avec curiosité la nouvelle pièce de M. André Roussin. Elle a pour titre *les Œufs de l'autruche* et nous a été donnée au théâtre de la Michodière par M. Pierre Fresnay. Disons tout de suite que si un égal succès lui paraît promis, celui-ci ne sera pas d'aussi bon aloi. *La Petite Hutte*, dont le mérite essentiel était le tact dans le libertinage, l'ironie légère, la justesse de ton, se situait entre Voltaire et Crébillon fils. *Les Œufs de l'autruche* font plutôt penser à un Becque mâtiné de Feydeau qui aurait collaboré avec M. Mouézy-Eon. L'audace du sujet n'est pas ici en cause, mais la manière dont il est traité. On rit beaucoup, mais sans avoir très bonne conscience, et ce n'est pas une bonne note pour un auteur aussi doué que d'hésiter entre la vraie comédie de mœurs, les à peu près du boulevard et les facéties du Palais-Royal.

La pièce est construite sur l'aveuglement du nommé Hippolyte Barjas, plus ou moins marchand d'appareils de chauffage, et qui, ayant deux fils de seize et dix-sept ans, s'aperçoit tout à coup que l'un, Roger, est entretenu par une comtesse polonaise et que l'autre, Charles, dit Lolo, voire Lolotte, aux allures passablement efféminées, est tout justement ce qu'il paraît être. J'aime mieux vous dire tout de suite que l'énergumène Hippolyte, dit Hippo, après de grands éclats d'indignation, sera tout disposé à fermer les yeux sur l'inconduite de Lolo, parce que celui-ci, qui chiffonne à ravir, aura brillamment remporté le premier prix d'un concours de modèles, ouvert à tous les couturiers parisiens. Il fera mieux encore et sollicitera une commandite de la comtesse polonaise, « protectrice » de Roger, pour que Lolo ait sa propre maison de couture. Vous avez déjà compris que cet Hippolyte Barjas est au choix, ou un abominable pharisien, ou un dangereux maniaque, l'un pouvant d'ailleurs empiéter sur l'autre. Sans doute peut-on trouver étrange que ce père noble en carton-pâte ait mis plusieurs années à découvrir les singularités de ses fils. Mais il était très occupé à gagner de l'argent pour la nichée, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans un monologue dont le procédé commode gêne un peu. C'est d'ailleurs là par où la pièce aurait pu se hausser à la grande comédie, car plusieurs traits de caractère y sont remarquablement observés. Il est vrai ce père qui, pris par la nécessité d'assurer la vie matérielle de sa famille, ne veut pas voir les choses fâcheuses qui se passent chez lui, parce qu'il aspire à la tranquillité quand sa chasse à l'argent est finie. Elle est vraie cette femme — la sienne — qui, profondément honnête, se lasse des cris et de l'inconscience de son mari et, dans un moment d'humeur, lui dit qu'elle pourrait bien s'en aller et qu'elle saurait où. Dommage qu'à côté de ces excellents croquis André Roussin n'ait pas reculé devant des caricatures trop poussées (le personnage de la belle-mère, M^me^ Grombert, par exemple), un dénouement conventionnel et surtout des trivialités de langage qui chatouillent peut-être le public (hélas ! il y applaudit), mais n'ajoutent rien au talent de l'auteur. On doit féliciter celui-ci d'avoir évité de faire paraître en scène son adolescent corydonnesque, mais il n'a pas toujours très bien su résister à la tentation de plaisanteries un peu trop grosses sur son équivoque propos. *Les Œufs de l'autruche* ne lui font pas marquer un pas en avant et on le regrette, du moins confirment-ils un talent auquel on souhaiterait de voir plus d'ambition.

La pièce est admirablement jouée par M. Pierre Fresnay, qui a fait du personnage d'Hippolyte Barjas un « humain, trop humain », d'une vie et d'un relief extraordinaires. Je louerai également le reste de la troupe, M^me^ Marguerite Cavaldaski en tête, pour son jeu sobre et sans défaut. Et la mise en scène ne laisse rien à désirer.

De l'impromptu en un acte de Curzio Malaparte qui complète le spectacle, je dirai seulement qu'il passe les bornes à la fois de l'indécence et de la naïveté. Faire parler Proust comme dans ses livres, en mettant dans sa bouche des phrases entières extraites du *Côté de Guermantes* ou des *Jeunes Filles en fleurs*, voilà déjà une idée bizarre. Mais que ce centon soit ennuyeux à périr est plus grave encore. Et si M^me^ Yvonne Printemps y chante, et de délicieuse façon, nous l'eussions préférée seule sur scène, sans cet enfilage de phrases qui sont loin de servir une grande mémoire. M. Pierre Fresnay n'a pas su résister à la tentation d'incarner Proust. Accordons-lui qu'il en a composé une silhouette apparemment ressemblante. Mais le directeur aurait dû, en l'occurrence, s'inscrire contre le vœu de l'acteur.

LUCIFER

LUCIFER.

CAIN.

MONSTRE.

LE scénario est explosif, comme la bombe d'Hiroshima ! M. René Dumesnil, grand lettré et musicien éprouvé, a osé y enclore les problèmes géants de *la Tentation de saint Antoine* et de *Caïn* ; Flaubert et Byron... Enrichis par la croissante horreur de la condition humaine. Si bien que la Genèse y semble une préface à Heidegger et à Sartre. L'Opéra devient une sorte de temple initiatique.

Adam et Eve fuient l'Eden. Le glaive de l'Archange menace leurs vertèbres. Et, à l'autre bout d'un site rocheux et terrifiant, Lucifer, vêtu d'or, coiffé de flammes, les attend. Bien et Mal commencent leur duel... Mais le couple qui a vu Dieu n'est pas mûr pour la révolte. Lucifer attend Caïn et Abel, Abel offre docilement à Jéhovah les fruits de la terre. Caïn le giboyeur refuse de porter à l'autel sa venaison. Les nobles gestes de l'Archange n'apaisent point son orgueil. Lucifer a plus de chances de persuader le rebelle.

La tentation de Caïn se poursuit au long d'un ballet infernal. M^lles^ Darsonval et Moreau peuvent-elles inspirer une horreur sincère de la chair ?... Mais il est vrai que la faute est angoisses autant que délices... La tension philosophique s'est un instant relâchée. Mai par une ouverture de caverne, sur le ciel noir, Lucifer fait passer les image es fléaux, de la guerre, des épidémies... Tel doit être le martyre de l'humanité ? Qu'elle disparaisse donc ! Caïn peut la détruire.

Voici donc Caïn qui se précipite vers le berceau de son premier-né. Adah, plus mère que philosophe, le défend. Abel accourt à son aide. Les deux frères se battent. D'une pierre, Abel est tué.

Ce sont les premières funérailles, menées par Adam et Eve et par Zillah, l'aînée de toutes les veuves. Le couple Caïn-Adah s'enfuit. Caïn

LUCIFER MONTRE A CAIN LES SPLENDEURS DE LA NATURE. — AU-DESSUS, ROSACE DU PREMIER RIDEAU.

A L'OPÉRA

n'osera plus refuser ! Il peuplera la terre d'enfants de la colère et du malheur.

Mystère existentialiste ? Mystère chrétien aussi, qui se déroule entre les colonnes d'un portail immense. A droite, les anges ; à gauche, les démons. M. René Dumesnil, par les gestes des anges victorieux sur la scène, par les chœurs célestes dans quatre avant-scènes — d'où fut commentée toute l'action — annoncent la rédemption, la réconciliation de Dieu et de l'homme. Et cette fin a inspiré à M. Claude Delvincourt une très admirable musique ! Des pages exaltées, une architecture sonore qui s'étend et s'élève sans qu'aucun des moyens traditionnels d'échafauder et d'amplifier des dessins mélodiques reparaissent. Ce n'est ni Bach, ni Hændel, ni Fauré. C'est autre chose que du Florent-Schmitt. On est surpris, en même temps qu'on frémit ; on est emporté vers les hauteurs. Il suffirait de la péroraison pour classer *Lucifer*. Mais il y a aussi le ballet, capricieux, épineux ; gothique flamboyant ! Et l'action, vigoureusement dessinée par la musique. Rien n'y est mou ni flatteur. Malgré les raffinements de l'écriture, vous diriez la taille directe des imagiers, qui aimaient l'angle vif plus que les rondeurs.

La chorégraphie est réglée par M. Lifar, qui a suivi la partition et, de loin en loin, son propre génie. Les interprètes sont dignes d'admiration : MM. Rist (Lucifer), Renault (l'Archange), Efimoff (Caïn), Bozzoni (Abel), M^lle^ Dinalès (Adah), notamment. J'ai dit l'attrait des deux étoiles. M. Fourestier ne s'égare jamais dans une partition changeante et pleine de pièges. Les décors d'Yves Brayer ont une majesté éruptive. La terre est à peine refroidie.

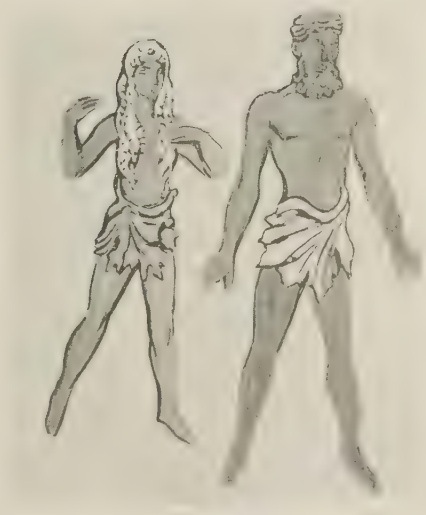
ROBERT KEMP.

Décors et costumes d'Yves Brayer. — Photographies C. Duprat et Marc Vaux.

L'ARCHANGE.

LUCIFER MONTRE TOUTES LES HORREURS QUI ATTENDENT L'HUMANITÉ. — AU-DESSUS, LE DEUXIÈME RIDEAU.

ANGE DU CHŒUR DANSANT.



ADAM ET EVE.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

La Parade du temps perdu
Aux yeux du souvenir
Les Parents terribles

J'AI toujours été étonné qu'un des films les plus originaux qui aient jamais été réalisés n'ait eu jusqu'à présent aucune influence. Je veux parler du *Roman d'un tricheur*, de Sacha Guitry, qui reposait sur un procédé de narration entièrement différent de tout ceux qui sont communément utilisés. Sans doute avons-nous vu beaucoup de films qui sont racontés par l'un des protagonistes. Mais celui-ci s'effaçait toujours de manière à donner la version la plus objective possible des événements. Au contraire, Sacha Guitry accentuait son point de vue personnel et donnait à son intervention un caractère beaucoup plus piquant. Lui-même n'a guère repris ce procédé que dans *les Perles de la couronne* et *le Fabuleux Destin de Désirée Clary*. Personne d'autre ne s'est soucié de marcher sur ses traces jusqu'aujourd'hui, où Noël-Noël l'a tenté avec un égal bonheur.

La Parade du temps perdu apparaît au premier abord comme une gageure. Bien des scénaristes auraient désespéré de retenir l'attention du public pendant une heure et demie avec les différentes variétés de fâcheux, actuellement rebaptisés les casse-pieds, que chacun est exposé à rencontrer quotidiennement. Sur ce sujet si limité, Noël-Noël a réussi à broder des variations étourdissantes grâce à un recours systématique à tous les artifices de la technique.

Les différents sketches sont, en effet, reliés entre eux par la conférence plaisamment pédantesque de Noël-Noël feignant d'étudier les espèces d'importuns avec le désintéressement scientifique d'un zoologiste. En réalité, ce qu'il vise par cet exposé (et ce à quoi il arrive avec un bonheur constant), c'est à établir un rapport toujours renouvelé entre lui-même et les personnages qu'il décrit.

Tous les truquages sont mis à contribution pour obtenir ce résultat : ce qui pourrait certainement devenir lassant entre des mains moins habiles, mais qui est ici exploité avec une ingéniosité et un à-propos qu'on ne saurait assez admirer. Même un procédé aussi désuet et aussi grossier que l'accéléré se trouve ici merveilleusement à sa place, parce qu'il confère le charme saugrenu d'un ballet à ce qui serait sinon une grossière caricature.

Il faut associer aux mérites du scénariste ceux du réalisateur. Même si Jean Dréville n'avait assuré que la réalisation technique des idées ingénieuses de Noël-Noël, il faut lui rendre cette justice qu'il l'a fait de main de maître.

Pareille entreprise nécessite une interprétation exceptionnelle, puisqu'elle ne vaut que par la vérité et le pittoresque des détails. Celle-ci est aussi bien assurée par les grands acteurs que sont Bernard Blier et Jean Tissier que par leurs camarades moins connus, qui ne leur cèdent en rien. Mais c'est tout juste s'ils ne sont pas éclipsés par Noël-Noël lui-même, dont les qualités de sobriété narquoise, d'humour pincé et d'humanité attendrie ne se sont jamais mieux épanouies. Ce qui fait que *la Parade du temps perdu* ne constitue pas seulement une étape non négligeable dans la technique cinématographique en même temps qu'un des rares films qui fassent rire sans effort pendant 90 minutes, mais aussi un document valable sur la vie quotidienne en 1948.

⁂

Aux yeux du souvenir nous fait retrouver en Jean Delannoy le grand metteur en scène de *la Symphonie pastorale*. Sans doute, le scénario d'Henri Jeanson et de Georges Neveux, quels que soient ses mérites, qui sont grands, ne lui proposait-il pas un sujet d'une valeur égale à celle de l'œuvre d'André Gide. Mais il en a tiré un film absolument remarquable, tant dans la partie sentimentale que dans la description des milieux de l'aviation commerciale.

Certes il n'y a rien de bien neuf dans le conflit triangulaire qui oppose Michèle Morgan, Jean Marais et Jean Chevrier : la femme prise entre une passion romanesque mais décevante et une affection solide mais prosaïque. Du moins toutes les péripéties en sont-elles d'un ton à la fois discret et juste et ne versent-elles jamais dans la basse sentimentalité que le public réclame si impérieusement dans cette sorte de films. En outre, l'histoire bénéficie du concours éclatant de deux vedettes qui méritent le prestige dont les a entourées la faveur de la foule et qui n'ont jamais été mieux dirigées. Michèle Morgan possède toujours cette irradiation qui donne une telle résonance à ses moindres gestes et à ses moindres inflexions de voix tandis que Jean Marais n'a jamais mieux tiré parti de son charme de grand gosse irréfléchi. Ainsi prend fin le préjugé selon lequel il était seulement capable de jouer du Cocteau ou en présence de Cocteau.

Toutefois, je préfère encore la partie du film qui nous fait participer à la vie quotidienne des pilotes de ligne et des hôtesses de l'air. Là aussi les auteurs n'ont sacrifié à aucun des poncifs du genre et ils ont su trouver des détails vrais et saisissants pour nous dépeindre une activité professionnelle qui est, tout compte fait, aussi ennuyeuse que dangereuse pour ceux qui s'y livrent. L'épisode final, emprunté d'ailleurs à la réalité (un avion d' « Air France » qui achève le trajet Rio-Dakar avec deux moteurs en feu), ne perd rien de sa valeur dramatique, bien au contraire, pour ne pas faire appel aux ficelles du mélodrame.

La réalisation de toutes les scènes d'avion est d'une adresse qui commande l'admiration. Même avec les moyens gigantesques dont ils disposent, les Américains n'ont jamais réussi à faire mieux. Les vues directes, les reconstitutions en studio, les transparences et les maquettes se mêlent sans que ce soit jamais sensible et toutes les vues paraissent procéder d'une authenticité égale. Il y a là un tour de force dont le public ordinaire ne se rendra sans doute pas compte, mais dont il bénéficiera en n'éprouvant jamais la sensation décevante d'avoir à se dire au moment le plus émouvant : « Ça, c'est du cinéma. »

⁂

CERTAINEMENT, *les Parents terribles* sont ce que Jean Cocteau a réalisé de plus intéressant jusqu'ici à l'écran. Ce n'est sans doute pas encore tout ce que nous sommes en droit d'attendre de lui dans le domaine cinématographique. Il n'y a en effet aucune raison pour qu'une virtuosité comme la sienne se borne à se servir de la camera pour exécuter de nouvelles variations sur les thèmes qu'il a déjà exploités dans ses livres et à la scène. Mais si *les Parents terribles* ne sont et ne veulent être qu'une seconde mouture de la pièce, ce dessein n'en est pas moins valable et se trouve justifié, quand ce ne serait que par le brio avec lequel il a été exécuté.

Il est instructif de comparer l'échec au cinéma de *l'Aigle à deux têtes* et la réussite des *Parents terribles*. (Echec et réussite étant pris dans leur acception artistique, car le premier film a déjà remporté un indiscutable succès commercial et il n'y a aucune raison que le second n'en fasse autant.) Les deux pièces témoignaient de la même entente des moyens propres à l'art dramatique. Elles étaient conçues avec une infaillible maîtrise des effets qui passent la rampe et des procédés artificiels qui, sous l'optique du théâtre, prennent l'apparence du naturel. Mais *l'Aigle à deux têtes* n'avait visiblement séduit son auteur que par le pittoresque superficiel dont il pouvait faire étalage. Tandis que *les Parents terribles* touchaient à des thèmes (la pureté sauvage de l'adolescence, le monde clos des rapports familiaux, la fascination du désordre physique et de la confusion sentimentale) dont Jean Cocteau possède une expérience personnelle. Cette sincérité profonde, même lorsqu'elle se pare des artifices de la plus conventionnelle construction dramatique, possède une vertu propre qui lui permet de résister victorieusement à la transposition dans un moyen d'expression différent.

D'autre part, alors que s'était révélé vain l'effort de Jean Cocteau pour échapper dans la version cinématographique de *l'Aigle à deux têtes* à l'unité de temps et de lieu qui soutenait si bien sa version théâtrale, sa volonté de conserver à l'écran dans *les Parents terribles* le climat de la scène a été plus heureuse.

Il est indiscutable qu'à l'heure actuelle l'un des courants du cinéma consiste en un rapprochement avec le théâtre : l'*Hamlet* de Laurence Olivier, *Macbeth* d'Orson Welles, *la Voix humaine* de Rossellini en sont les derniers exemples qui vont du meilleur au pire. Jean Cocteau donne à cette tendance un accent qui lui est personnel. Il multiplie les gros plans et les mouvements de camera, mais il conserve le style et la diction de la scène. A tout le moins, nous possédons ainsi un document d'une valeur historique incontestable sur ce que sont la mise en scène et l'interprétation d'une pièce de théâtre en France en 1948. Ce serait déjà une justification suffisante. Il faut souligner qu'en outre *les Parents terribles* constituent à l'écran un spectacle qui possède intrinsèquement son intérêt et son émotion.

Certains regretteront sans doute que toutes les répliques soient articulées comme si elles s'adressaient aux spectateurs du dernier rang des balcons, en dépit de la vraisemblance qui gagnerait plus d'une fois à ce qu'elles soient sinon chuchotées, du moins prononcées sur le ton de la conversation. Mais il était difficile qu'il en fût autrement ; les interprètes du film sont ceux de la pièce : ils l'ont jouée trop de fois pour s'évader des habitudes qu'ils ont prises. Comme ils sont excellents, tant par leur qualité personnelle de comédien que parce que leurs rôles ont été écrits sur mesure pour eux, on aurait tort de s'en plaindre. Je crois même que le sujet des *Parents terribles* ne serait simplement pas admissible s'il n'était en quelque sorte authentifié par l'extraordinaire personnalité d'Yvonne de Bray. Jean Marais, Gabrielle Dorziat et Josette Day ne collent pas moins à la peau de leur personnage, de sorte que leurs défauts mêmes apparaissent comme ceux des êtres qu'ils incarnent et dont ils enrichissent ainsi l'individualité.

Sur le sujet même, il y aurait beaucoup à dire. Pour ma part, je suis plus souvent irrité par un déballage impudique de sentiments qu'il est convenable de réprimer que je ne suis touché par la lucidité avec laquelle sont dépeintes des tares après tout assez répandues si elles n'affectent qu'exceptionnellement un semblable exhibitionnisme. Le succès qu'a connu la pièce semble démontrer que notre époque s'est reconnue dans ce miroir peu flatteur, et il suffit à coup sûr à établir le bon droit de l'auteur.

J. DAY, G. DORZIAT ET J. MARAIS DANS « LES PARENTS TERRIBLES ».

PETITES CHRONIQUES

TRAGIQUE ACCIDENT

Le 22 novembre dernier, Elie de Vassoigne, délégué pour le gouvernement militaire du district de Trèves depuis un an, trouvait la mort dans un accident d'automobile alors qu'il venait d'inaugurer les travaux de reconstruction d'une ligne ferrée en zone française d'occupation. Cet homme, qui fut un beau combattant, avait su faire apprécier son intelligence, sa droiture et son sens du devoir.

Ses obsèques ont été célébrées en grande pompe à travers Trèves, où les magasins, les écoles et les administrations publiques avaient été fermés en signe de deuil à la demande des Allemands eux-mêmes. Le général Koenig, commandant en chef en Allemagne, accompagnait derrière le char funèbre la marquise de Vassoigne, suivi de ses collaborateurs immédiats et des hautes personnalités françaises et alliées. Dans la cathédrale, l'archevêque, M^gr^ Bornewasser, avait tenu à donner l'absoute. Le gouverneur militaire de l'Etat rhéno-palatin, M. de Boislambert, prononça l'éloge funèbre du disparu, et la dépouille fut déposée dans la cathédrale, en attendant son transfèrement en France.

La croix de la Légion d'honneur avait été déposée sur le cercueil par le général Koenig, mais la véritable récompense de ceux qui, comme de Vassoigne, accomplissent une grande œuvre française est davantage encore dans le succès de cette œuvre. Le prestige que valent à la France des hommes d'une telle qualité nous donne une raison d'espérer. L'hommage ému qu'ont rendu à Elie de Vassoigne Français et Allemands confondus dans une même affliction en fournit le témoignage.

P. JULITTE.

« RHENANIE, RUHR ET TYROL »

Pour commémorer le trentenaire de l'entrée des troupes françaises et alliées en Allemagne, les « anciens » des territoires occupés se sont rendus à l'Arc de Triomphe, où le général Andlauer, qui commanda en Rhénanie après 1919, et M. H. Gilbert, président de la fédération « Rhénanie, Ruhr et Tyrol », ont déposé sur la tombe du Soldat Inconnu un fanion tricolore qui avait été symboliquement trempé dans le Rhin.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA FRANCE MODERNE :

J. Lucas Dubreton, *Soldats de Napoléon* (Flammarion, 320 pages). Une fresque des hommes de l'Empire, au temps où la vie de l'armée était celle d'une nation. L'organisation militaire, le recrutement, l'habillement, la discipline, l'existence quotidienne du troupier dans la plus extravagante épopée de l'histoire. Et, sur ce monde héroïque, l'œil d'un maître auquel rien n'échappe. « Je n'ai pas de mémoire pour retenir un alexandrin, dit Napoléon, mais je n'oublie pas une syllabe de mes états de situation. » La misère physique du fantassin, auquel ses chefs disent : « Je suis chargé de vous faire battre, mais non de vous nourrir. » Les maréchaux : Masséna, dont le courage croît avec l'excès du danger, mais « voleur comme une pie » ; Augereau, « un fier brigand, général de coup d'Etat, qui trinque avec les Allemands en répétant « *Toujours l'amour !* » ; Davout, « le plus remarquable et le moins poli des maréchaux »... Des scènes colorées ou truculentes, des épisodes de fol héroïsme. L'éternelle gaillardise du troupier, qu'il soit imberbe ou chevronné :

Vivent les dragons : ils sont sans façon !

Ou bien :

Voulez-vous être aimé des belles ?
Engagez-vous dans les chasseurs.

Son fatalisme :

Les tirailleurs, sans souci,
Où sont-ils ? Les voici !

Puis l'armée du revers : la dispersion, les demi-solde en redingotes élimées, la pathétique fidélité du souvenir à l'Empereur. Une documentation solide, un récit imagé d'une rare puissance d'évocation.

LA VIE RELIGIEUSE :

Michel Lagrange, *les Beaux Pèlerinages de France* (Encyclopédie pittoresque, aux Editions Internationales, 144 pages). Un voyage à travers la France catholique, auquel le croyant, l'historien et le touriste trouveront même profit. Naturellement l'auteur a dû se limiter aux sites « classiques » de la spiritualité chrétienne : qu'on songe que le culte de la Vierge Marie entretient soixante-dix pèlerinages dans le diocèse de Strasbourg et soixante-quatorze dans celui de Carcassonne !

De Boulogne à Montmartre, ce petit livre ne nous en fait pas moins parcourir toutes les régions de France, avec de pieuses haltes devant les Vierges Noires de Notre-Dame-de-Liesse, de Verdelais et de Rocamadour ; au mont Sainte-Odile, à Domrémy, à Paray-le-Monial, à Fourvière, à la Salette, à la Madeleine de Vézelay, où vinrent prier tant de rois ; aux Saintes-Maries-de-la-Mer, dont Mistral disait qu'elles étaient « la Mecque du golfe du Lion » ; à Font-Romeu, le plus méridional des pèlerinages français ; à Notre-Dame de Bétharram, ancêtre millénaire de Lourdes ; à Sainte - Anne - d'Auray, « grand-mère de la Bretagne » ; à Sainte-Thérèse de Lisieux, que Pie XI appelait l' « enfant chérie du monde » ; à Notre-Dame de Chartres, où Péguy voyait

la plus haute oraison qu'on ait jamais portée
la plus droite raison qu'on ait jamais jetée...

L'AFRIQUE :

Andrée Viollis, *l'Afrique du Sud, cette inconnue. Choses vues, aventures vécues* (Hachette, 254 pages). Le pays du monde dont l'histoire est la plus courte, mais où les problèmes de races et de nationalités ont la plus douloureuse complexité. M^me^ Viollis nous fait parcourir avec elle ce territoire qui couvre dix fois la superficie de la France, vaste continent et sorte de bloc économique.

Trois tableaux se détachent dans ce livre : la vision de Johannesburg, la « cité de l'or » (50 habitants en 1886, 980.000 aujourd'hui !), à côté de Tobrouk, cité de miséreux et de gangsters ; le Paradis des animaux, entre la rivière du Crocodile et le Limpopo, presque aussi grand que la Belgique, réalisation d'une idée du président Kruger, qui a dit : « L'homme n'a pas le droit d'effacer de la scène du monde les merveilleux types d'animaux que Dieu a placés sur la terre en même temps que lui. » Mais les lions mangent les antilopes et les zèbres : le Paradis des animaux est un parc où ils ne se mangent qu'entre eux... Et le « coin français », ce bourg de French-Hoek, où la Compagnie des Indes accueillit, il y a deux siècles et demi, les huguenots français chassés par l'édit de Nantes et dont les noms ont gardé le parfum du terroir : Cordier, Prieur, Villiers, Marais, etc.

Tout au long de ces pages colorées court un frémissement d'humanité en révolte contre l'inégalité des droits, la servitude des noirs, l'antithèse entre la condition misérable des travailleurs du sous-sol et le luxe inouï à l'origine duquel fut l'or qu'ils ont extrait.

ALBERT MOUSSET.

M^me^ CLAUDE ALPHAND.

COURRIER MUSICAL
Mélodies et chansons

Il faut goûter les voix comme des vins. Chacune a son arôme, chacune grise à sa façon. Et puis, il n'y a pas un art de les utiliser. Il y en a heureusement mille. Ce n'est pas fini...

Dans ce récital aux Bouffes-Parisiens, M^me^ Marguerite Pifteau, technicienne infaillible et souple, gantait son interprétation, si je puis dire, sur le souple Gounod, sur Chabrier que le rire secoue, sur la subtilité de Fauré, la fantaisie de Beydts... C'était pur, exact — mais ému. Modèles sans pédantisme. Réussites sans effort, où le travail se fait oublier.

Les chansons de M^me^ Claude Alphand sont autre chose, et également exquises. Un spectacle complet, auquel concourent la beauté d'un visage d'ivoire et d'or éclairé d'aigues-marines, les gestes, d'une frappante originalité, qui n'ont pas été enseignés au Conservatoire et que commande une sensibilité spontanée et profonde. De la fantaisie, et si fraîche, si noble, qu'elle fait une fée de la goualeuse des rues ou d'une héroïne de Carco. Le réalisme s'y dissipe en rêve... Les provinces lointaines y donnent leur ciel, leurs mélancolies. Le pavé de Paris y scintille, sous son gras. La chanteuse voit le décor. Comment nous le fait-elle voir aussi ? Par le masque, oui ; par un frémissement des épaules... Par le timbre aussi de la voix, velouté dans le haut, acre et amer dans le grave. On parle beaucoup de « présence ». Cette artiste n'a-t-elle pas le don inné d'être là, de capter l'attention ? Comme dit l'autre : « On croit ne trouver qu'une chanteuse : c'est une âme. »

J'en ai connu quelques-unes, de ces merveilles. Pas beaucoup... Il y en a parmi les « non-professionnelles » ; plus fines, plus rares que les autres. Je me souviens — voilà déjà longtemps — d'une Clemenceau qui chantait comme personne les *Fables* de Caput. M^me^ Claude Alphand me donne un plaisir aussi rare. Et plus varié.

R. K.

LE TIMBRE ANTITUBERCULEUX

La campagne nationale du timbre antituberculeux : « Le B.C.G. protège contre la tuberculose », s'intensifie à travers nos départements et dans les territoires de l'Union française. Cette campagne, organisée par le Comité national de défense contre la tuberculose et placée sous l'égide de la Croix-Rouge, permettra, grâce à la compréhension et à la générosité de tous, de multiplier les centres où, depuis quelque vingt ans, est appliquée avec succès la méthode de vaccination préconisée par Calmette et Guérin pour prémunir les enfants prédisposés à la terrible maladie. La campagne actuelle doit également permettre de réunir des fonds suffisants pour soulager efficacement les tuberculeux et leurs familles. Il est souhaitable que les Français comprennent la nécessité de s'entr'aider pour arriver à vaincre un des plus grands fléaux de notre époque.

GALERIE

" COULEUR DU TEMPS ", 9, rue Arsène-Houssaye,
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE,
CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

UNE SATISFACTION
qu'il est agréable de connaître : la découverte dans la cote d'une valeur oubliée dont le prix est resté ridiculement bas.
Pour vous aider dans ces recherches, consultez chaque semaine :

L'OPINION
Économique et Financière,
le journal le mieux informé de la Bourse.
Vous y trouverez également :
des **Éditoriaux** de Ch. RIST, de l'Institut ; A. Siegfried, de l'Académie française, etc.
Trois revues complètes : **Bourse de Paris, Hors Cote, Bourses régionales.** Etude critique pour **chaque augmentation de capital. Cotes complètes,** etc.

L'OPINION
ne se vend pas au numéro.
Abonnements un an : 600 fr. ; 6 mois : 350 fr.
Essai un mois : 50 francs.
1, rue Saint-Georges – C. P. Paris 5110-71.

QUAND ON PARLE D'AMOUR
Scènes parisiennes de
PIERRE HAREL-DARC
Illustrations de
JEAN-GABRIEL **DOMERGUE**
Un vol. in-4° raisin de 168 pages, emboîtage luxe, avec 10 aquarelles en hors-texte et 27 dessins et culs de lampe.
Tirage limité à 280 ex. sur Marais pur fil, à **15.000 fr.**
S. P. E. L.
18, avenue de la Bourdonnais - PARIS-7e

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

Cadeaux qui plairont

UN CADEAU TOUJOURS UTILE

Pour les repas et la lecture au lit, offrez la table universelle Cicam. Montée sur roues pivotantes caoutchoutées, cette table télescopique s'adapte à tous les modèles de lits. Ses pieds chromés, son plateau inclinable en très bel acajou en font un meuble indispensable à votre intérieur. Elle supprime l'emploi des plateaux mobiles incommodes et, pliée, se range n'importe où. En vente Établissements CICAM, 80, quai de Clichy. Tél. : Péreire 34-15. (Clichy.)

LE CHAUFFE-BIBERON ÉLECTRIQUE « QUICK » SANS EAU

Le chauffe-biberon électrique Quick permet à chaque tétée le réchauffement simple et hygiénique des biberons préparés tous à la fois.

Fonctionnant sans eau, il évite les inconvénients du bain-marie et de la bouilloire électrique. Avec Quick plus d'allées et venues à la cuisine pendant les nuits d'hiver.

L'appareil, en belle céramique, est à portée de la main sur la table de chevet.

Renseignements : 11 *bis*, rue de Milan, Paris.

L'ATTRAIT DE LA NEIGE...

Pour l'homme moderne, avec la vie trépidante de la ville, une halte salutaire s'impose dans le cadre calme, vivifiant de la montagne...

Le ski, ce roi des sports, vous offre une source inégalée de joie, de gaité et de santé...

Laissez-vous guider pour votre équipement par un spécialiste, pratiquant depuis vingt ans, chez qui vous trouverez un très grand choix, à des prix très étudiés, d'articles sérieux, depuis les skis contreplaqués, technique française, aux chaussures et après-ski et pantalons Fuseaux...

Plein Air Sport fabrique aussi tout le matériel de camping, sacs à dos, tentes, duvets, etc...

Plein Air Sport, 3, rue Nicolas-Flamel, Paris (4e). Métro Châtelet – Hôtel-de-Ville. Face la Tour Saint-Jacques. Tur. 71-97.

INVENTEURS

Pour lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité Moulin, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI 45-11.

SUPPRIMEZ L'HIVER...

Vous le pouvez en créant chez vous une atmosphère printannière, légère, vivifiante et agréable au moyen d'un appareil Ozonair.

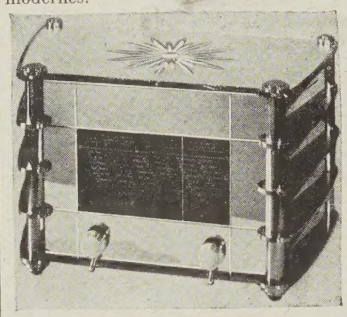
Véritable générateur électrique d'oxygène naissant et d'ozone, cet appareil introduira dans votre home ou votre bureau les effluves bienfaisants du grand air. Vous pourrez ainsi plus aisément atteindre la belle saison en développant vos moyens de résistance aux épidémies et en acquérant un sommeil reposant.

Ozonair, source de santé, est aussi générateur de bien-être, car il neutralise radicalement les odeurs. Pas de produit chimique ; consommation électrique nulle. C'est le cadeau le plus utile...

Notice franco : Ozonair, 63, rue de Lancry, Paris (10e). Bot. 24-10.

UN JOLI CADEAU

Après les brillants succès remportés dans les grandes expositions internationales, le Luxalu, appareil de grande classe, s'impose dans les intérieurs modernes.



Cet appareil en métal oxydé or et glacé, d'un effet des plus heureux, forme un ensemble splendide avec sa console réalisée de la même façon.

L'appareil lui-même est un châssis alternatif 5 lampes. Pour les colonies et pays chauds il est tropicalisé et équipé de tubes R. C. A.

C'est un cadeau sûrement très apprécié. Création et fabrication des Établissements Schaerer, 54, rue Nollet, Paris 17e. MAR 52-90.

Photos et détails sur demande.

UN STYLO FRANÇAIS DE GRAND LUXE ÉDACOTO 95

L'industrie française du stylo, réapprovisionnée en matières premières et spécialement en métaux précieux, présente des modèles nouveaux, munis de *plumes or* 18 carats, capables de rivaliser avec les grandes marques étrangères quant à la présentation et les surpassant par leur conception et leurs qualités techniques. Parmi les modèles nouveaux, le plus apprécié est, sans conteste, le Stylo Edacoto 95, fruit de l'expérience de techniciens avertis.

CARACTÉRISTIQUES

Ce modèle, de grand luxe, réunit tous les perfectionnements :

— *Un système de remplissage* (1) d'une conception nouvelle, remarquable par son efficacité et la douceur de son fonctionnement ;

— *Une grande capacité* ;

— *Une réserve de secours* (2), dispositif breveté, offrant l'avantage exclusif d'éviter la panne d'encre ;

— *Un capuchon* à enclanchement automatique ;

— *Un clip élégant*, renforcé d'une lame d'acier permettant une extensibilité maximum ;

— *Niveau d'encre visible* (3) ;

— *Une plume or 18 carats* (4) *extra forte*, munie de pointes inusables.

Fabriqué dans une matière noble et incassable, le modèle Edacoto 95 fait honneur au bon goût français par sa ligne et sa finition.

Nous conseillons à tous nos lecteurs de vouloir bien demander à leur papetier habituel une démonstration du Stylo Edacoto 95, un vrai bijou...

Enfin, dans un choix complet, vous trouverez la plume convenant parfaitement à votre main.

POUR LE TRANSPORT DES SKIS

Voici le porte-skis O. L. D., marque familière aux lecteurs de *France - Illustration*, puisqu'elle leur a déjà présenté la fameuse galerie de toit O. L. D. maintenant universellement connue, ainsi que tous les porte - bagages et remorques.

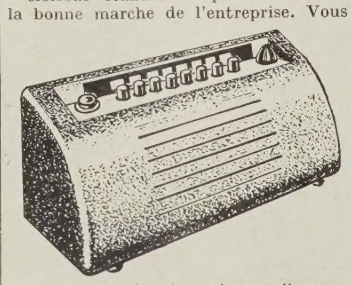
Il va de soi qu'O. L. D. a pensé aux skieurs, et ceux-ci pourront transporter leurs skis sans difficulté. Le porte-skis O. L. D. se fixe sur toutes les voitures à un point du pare-chocs et à un point de la carrosserie. Il peut transporter deux paires de skis.

O. Lecanu D., 51, rue Raspail, à Levallois (Seine). Tél. : PER. 01-29.

LE DIRECTAPHONE

Comme son nom l'indique, cet appareil permet d'assurer d'une manière directe les liaisons de la direction ; c'est, au même titre que le stylo, l'outil indispensable du chef d'entreprise. En effet, le Directaphone rassemble en une équipe parfaitement soudée tous les collaborateurs œuvrant dans leurs bureaux respectifs.

C'est la suppression des fameuses « cloisons étanches » qui alourdissent la bonne marche de l'entreprise. Vous



serez partout où votre présence s'impose, vous contrôlerez tout, vous serez en rapport constant avec tous vos services, sans y apporter de perturbation ; il vous sera ainsi possible d'imprimer à votre affaire le propre rythme de votre activité.

Directaphone ne fait pas double emploi, mais assure un réseau de communications très souple qui comblera heureusement les lacunes que comporte forcément votre réseau téléphonique habituel.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cet appareil peut être utilisé dans les petites et moyennes entreprises, car un modèle d'un prix très raisonnable a été spécialement conçu à leur intention.

Documentation détaillée envoyée sur demande à Le Teleautomate, 24, rue d'Armaillé, Paris (17e). ÉTO 06-30

COMMENT PHOTOGRAPHIER AVEC UNE ALLUMETTE !

Un amateur photographe — de ceux qui, sans doute, recherchent les difficultés — nous a écrit pour nous expliquer comment il a pu réaliser la photo que nous publions dans cette page ... *en utilisant*, dit-il, *la seule lueur d'une allumette comme source d'éclairage !*

Nous citons sans en changer un mot le passage où il dévoile sa technique :

Dimanche soir, écrit-il, *j'étais seul chez moi, ne sachant que faire. Je venais de dévorer (comme on dit) le dernier bouquin de Peter Cheney et, comme mon « Sem » était posé devant moi sur la table, je me suis mis à penser aux vacances de l'été prochain. Nous devons faire, avec des camarades, les bords de la Creuse en camping ; et j'ai dans l'idée de prendre une belle photo d'un feu de camp : j'ai vu quelque chose de bien, dans ce genre-là, au cinéma. Je me demandais, d'ailleurs, comment je pourrais la réussir, ma photo, car, enfin, un feu de camp, ce n'est pas terrible comme luminosité !*

C'est à ce moment-là que l'électricité s'est éteinte (une coupure !...) et je me suis retrouvé dans le noir en train d'allumer ma pipe ; j'étais plutôt mauvais ! Je pensais que ç'aurait été encore plus fort que le feu de camp la photo que j'aurais pu prendre maintenant. J'ai comme « Sem » le modèle à retardement : ce n'était qu'une question de savoir s'il était possible avec la seule lueur d'une allumette d'impressionner la pellicule. Vous, monsieur, vous le savez bien, évidemment, moi, j'ai voulu essayer.

J'ai, en craquant quelques allumettes, posé mon « Sem » sur une pile de livres, sur la table ; j'ai cadré de façon à voir le dos de ma chaise au milieu du viseur. J'ai pris un mètre pliant et je me suis mis en face de mon « Sem », à 80 centimètres de lui. J'ai poussé à fond le levier du retardement, j'ai craqué une allumette et, la maintenant sur ma pipe, j'ai attendu, écoutant le bruit régulier du retardateur. Je pensais quand même que c'était du gaspillage de pellicule ce que je faisais là, et puis l'obturateur s'est déclenché tout seul — le temps d'une seconde.

J'en ai fait trois, pour l'expression du visage je voulais avoir l'air aimable sur ma photo !

Après, l'électricité est revenue, et j'ai pu développer tout de suite : je dois vous avouer que, lorsque j'ai vu mes négatifs, j'en étais quand même soufflé ! Je savais qu'un objectif F : 2,9 c'était quelque chose, mais je ne pensais pas qu'il permettait de photographier avec une allumette !

La lettre que cet amateur nous a adressée spontanément décrit mieux que nous ne saurions le faire une des performances réalisables avec l'extraordinaire appareil photo « Sem-Kim II » (type Prontor). Nul doute que vous n'en fassiez autant, si vous aviez aussi un « Sem-Kim II », dont voici, pour votre information, les principales caractéristiques :

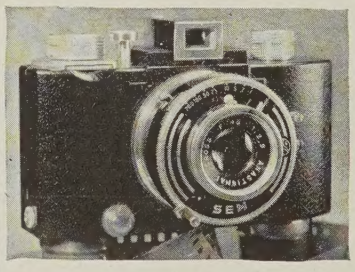
Objectif : Anastigmat Cross 1 : 2,9 de 45 millimètres. — Diaphragme : 6 positions (2,9 à 16). — Mise au point : repérée de 80 centimètres à l'infini. — Obturateur : armement séparé, 8 vitesses d'instantané de 1 seconde à 1/200e, pose à volonté. — Déclenchement : très doux par poussoir sur le boîtier. — Retardateur : pour se photographier soi-même. — Viseur : optique (type Galilée). — Blocage : interdisant les doubles expositions. — Prise de Flash : pour les instantanés en pleine nuit. — Compteur : indiquant, par simple lecture, le nombre de vues prises. — Table de pose : indiquant l'ouverture de diaphragme et la vitesse d'obturation quels que soient la luminosité et le type de film utilisés. — Format : film 35 millimètres standard à perforations – images négatives : 24×36 millimètres. — Nombre de vues : 36 (sans recharger). — Construction : corps en métal craquelé noir rehaussé de pièces finement polies. Dimensions : 11×7×7 centimètres. — Poids : 400 grammes. — Prix du « Sem-Kim II » et de ses accessoires :

Le « Sem-Kim II », seul	13.928 francs
Le Sac cuir T. P. avec bandoulière	1.627 —
Le Filtre, sélecteur vert (6 autres teintes, au choix)	505 —
La Bonnette d'approche (1 ou 2 dioptries, au choix)	505 —
Le Parasoleil	245 —
Le Fixosac	254 —
Le Télémètre « Gallus »	4.974 —
Le Photomètre « Realt » (à cellule photoélectrique, avec étui)	7.877 —
Le Flash électrique	6.120 —
L'ampoule de Flash	83 —
Le Film pour trente-six vues	236 —

Ces prix comprennent toutes les taxes, l'emballage, l'assurance et le port (fer ou mer). Par avion : 250 francs (Afrique du Nord). Toutes les autres colonies, 1.250 francs.

Tous nos articles sont garantis totalement par un bulletin individuel, valable trois ans.

Envoi contre remboursement (sauf pour l'Indochine, les S.P. et les militaires en service).



Si vous préférez le format direct, nous avons un appareil de même classe : le Drepy B. F., que nous recommandons particulièrement et livrons à volonté :

Les Établissem. Studio-Wagram, 50, avenue de Wagram, Paris (17e), C. C. P. : Paris, 2.663-57.

(pas de formalités, discrétion assurée).

Nous publierons dans un prochain numéro de *France-Illustration* une autre lettre d'un de nos clients décrivant une autre performance du « Sem-Kim II ».

HOMMES D'AFFAIRES

A gauche : M. M. O'Bertett, l'un des rois du coton, se prépare à signer un contrat... avec un stylo défaillant. *A droite*, c'est M. Poretson, le célèbre banquier international, qui lui tend le sien :

— Faites comme moi, lui dit-il, et écrivez avec un stylo Intermonde. C'est tellement mieux !

(Communiqué par les stylos Intermonde, 29, rue Drouot, à Paris 9e.)

LA TRANQUILLITÉ DES PARENTS

Le « Lingua-Puzzle » est un jeu nouveau inventé par un professeur agrégé. Grâce à lui, les enfants pourront apprendre en s'amusant les trois ou quatre cents mots usuels de n'importe quelle langue étrangère.

Il est composé de phrases anglaises, italiennes, espagnoles ou autres qui forment un texte que l'on peut aisément vérifier en s'aidant de la traduction française.

Édité par la Société Miro-Company, 7, rue de Talleyrand, Paris.

LE CADEAU QU'IL LEUR FAUT

Aux jeunes gens qui s'intéressent à tous les sports mécaniques : automobile, aviation, motocyclisme, sports nautiques et touristiques, offrez un abonnement à

L'AUTOMOBILE

la revue mensuelle qui plaît aux jeunes par ses rubriques très diverses abondamment illustrées et sa rubrique spéciale de modèles réduits.

12 numéros : 350 francs.

Hâtez-vous, ce prix est maintenu tout le mois à titre de propagande.

L'Automobile, 6, rue de Milan, Paris 9e. Numéro spécimen sur demande 40 francs. C. C. P. 4026-13 Paris.

VINAY. « PAYSAGE DAUPHINOIS. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Taine avait maintes fois raison lorsqu'il avançait cette théorie : « Les artistes subissent la loi que le sang des ancêtres et la constitution du sol leur ont imposée. » Or, en étudiant l'art de Georges A. de Pogédaïeff, on découvre d'emblée l'ascendant russe de ce peintre. Bien qu'il ait travaillé en France, notamment en Provence, il subsiste toujours dans sa peinture, et plus encore dans ses gravures, ce mysticisme étrange ou cet aspect parfois mystérieux qu'on trouve dans l'art russe. L'exposition actuelle de Pogédaïeff révèle un talent intéressant. Ses petits paysages provençaux dans des harmonies grises, ses marines sont sensibles et témoignent de la compréhension de la nature et de l'atmosphère. Nous apprécions tout particulièrement ses illustrations pour divers ouvrages, notamment pour l'*Apocalypse*, scènes à la fois visionnaires, mystiques et réalistes, tout à fait en relation avec le texte, comme celles que l'artiste exécuta pour *les Frères Karamazov*. (Galerie Allard.)

A la Galerie Durand-Ruel, Vinay expose quelques toiles récentes, compositions et paysages du Dauphiné. Ce peintre, jeune encore, a subi des influences, certes — il s'est senti attiré par l'art des impressionnistes, par celui de Marquet et de Mainssieux — mais qui n'en a pas subi ? Et actuellement il se dégage de tout cela pour acquérir sa personnalité. Sa peinture est sensible, nuancée, il recherche les valeurs et tente de réaliser une atmosphère blonde et vaporeuse qui charme dans ses paysages dauphinois.

Vinay possède une technique solide, il revient fréquemment sur sa toile, faisant alterner ses études devant le motif et à l'atelier : il s'ensuit un art construit et lumineux. En poursuivant ses efforts et ses recherches, Vinay atteindra dans la composition le style qu'il a acquis dans le paysage.

Marie-Anne Camax-Zoegger expose à la Galerie Bernheim jeune un ensemble d'œuvres variées et d'une technique souvent truculente. Elle aime à travailler devant le motif, et sa vision de la nature est toute lyrique et exaltée. Elle s'attache à rendre le frémissement des feuillages, les lumières des sous-bois par de vigoureux empâtements.

Ses portraits d'enfants ont un charme tout particulier, on y sent cette compréhension des jeunes êtres que seules les femmes possèdent au fond d'elles-mêmes. Ces petits visages aux yeux bleus sont tout imprégnés de vie.

Un art de tradition sain et vigoureux, tel nous apparaît l'art de Louis Neillot, qui expose à la Galerie Hermann. Son paysage intitulé *les Friches* résume tous ses dons : sens de la composition et de l'harmonie des lignes, construction, jeux de la lumière et richesse des coloris ; la technique elle-même est large, puissante.

Certains reprocheront sans doute à Louis Neillot de ne pas innover, son art est traditionaliste, nous l'avons dit ; mais dès l'instant où l'artiste sait rester personnel dans son évocation des thèmes ou sujets choisis on doit lui savoir gré de ne pas sombrer dans le goût — déjà périmé — de l'invraisemblance. L'art est un phénomène de la sensibilité, et toutes les théories plus ou moins fallacieuses prônées à notre époque le font glisser sur une pente qui risque de devenir fatale. Vinci ou Rembrandt se préoccupaient-ils d'un art « figuratif » ou « non figuratif » ? Ils laissaient tout bonnement s'extérioriser leur génie. Et là seulement est l'art véritable.

MAURICE SÉRULLAZ.

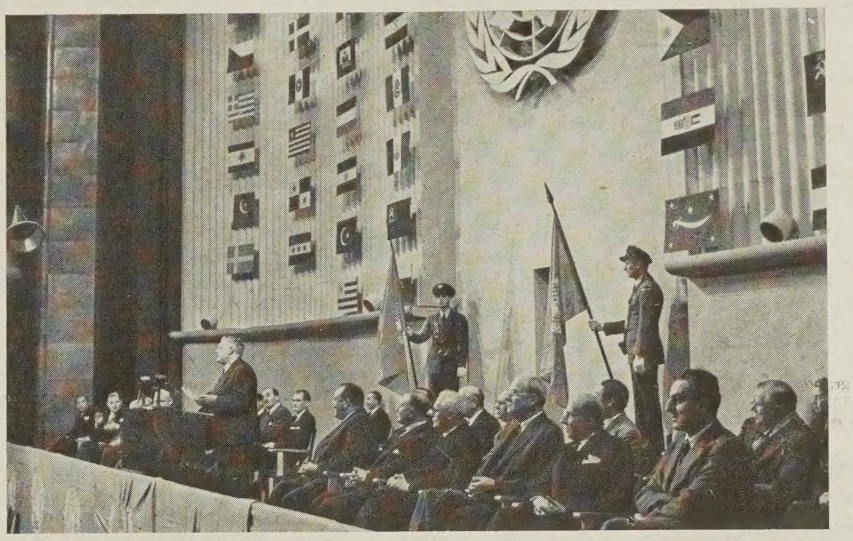
L'INSTALLATION SONORE DE L'O. N. U.

A l'occasion de l'Assemblée générale des Nations Unies qui s'est tenue au palais de Chaillot, un certain nombre d'installations électro-acoustiques ont dû être créées. Un gigantesque réseau de câbles étendait sa trame invisible sur le territoire international et, par l'intermédiaire de ses deux centrales amplificatrices, transmettait chaque jour des milliers d'ordres.

Pour mener à bien cette lourde tâche, le ministère des Affaires étrangères s'est adressé à la Radiodiffusion française et à Philips, la première prenant en charge les prises de son et le transport de la modulation vers les stations émettrices, le second s'occupant plus particulièrement de tout ce qui concerne l'amplification et la reproduction sonore ainsi que la transmission des ordres. Dans ce domaine, les solutions adoptées pour la sonorisation de l'O. N. U. représentent un grand progrès, aussi bien par l'originalité des solutions adoptées que par la sécurité de fonctionnement des installations.

Une douzaine de haut-parleurs, allant du plus petit modèle jusqu'aux grands pavillons de 1 m. 80, ont permis de restituer à la grande salle des séances l'intelligibilité nécessaire aux débats ; la centrale amplificatrice était située dans un balcon latéral, d'où l'opérateur pouvait d'un simple geste régler l'ambiance sonore du théâtre. Les salles de commissions possédaient aussi leur sonorisation. Les maîtres d'hôtel et les cuisiniers — qui ont servi jusqu'à deux mille repas en deux heures — n'avaient plus à élever la voix pour passer leurs commandes : des transmetteurs d'ordres leur prêtaient puissance et rapidité. Un dispatching, quatre postes d'appel, cinquante haut-parleurs permettaient à chaque délégué de demander immédiatement sa voiture, qui stationnait à plus de 500 mètres du palais ; d'autres haut-parleurs encore à l'hôtel d'Iéna, où les délégués pouvaient écouter, dans la langue officielle de leur choix, les paroles prononcées à Chaillot...

Cette rapide énumération des possibilités de ce réseau électro-acoustique, bien qu'incomplète, suffit déjà à montrer jusqu'à quel point on s'est efforcé de faciliter la tâche de tous ceux qui ont eu à défendre la cause de la paix.



HOMMAGE DE RECONNAISSANCE

Les Sœurs de la Divine Providence, à Ribeauvillé, sont les inlassables propagandistes et les fidèles gardiennes de la langue et de l'esprit français que, par deux fois, le germanisme a cherché en vain à détruire en Alsace. Déjà après la Grande Guerre, la supérieure du couvent avait reçu de R. Poincaré un éclatant hommage de reconnaissance. La devise du couvent : « Pour Dieu et pour la France », est toujours vivante, et les Sœurs de Ribeauvillé restent les ambassadrices de notre langue jusque dans les plus petits villages.

Pour honorer leurs efforts, le Comité de l'Alliance française avait délégué récemment son président, M. Georges Duhamel, de l'Académie française, pour remettre à la Mère supérieure, Sœur Marie-Henriette Siebold, le grand diplôme de cette institution. De son côté, le préfet du Haut-Rhin, M. Bernys, a exprimé, au cours de cette cérémonie, la reconnaissance du gouvernement pour les efforts déployés par les Sœurs de Ribeauvillé afin de donner à la jeunesse alsacienne un esprit et un cœur français.

Une erreur matérielle dont nous nous excusons bien vivement nous a fait déformer le nom de M. Garban, président fondateur du Salon national de la photographie, dont nous avons reproduit de belles compositions photographiques qui illustraient l'article de l'abbé Maillet paru dans notre Noël.

« LA FRANCE D'AUJOURD'HUI EST-ELLE VIABLE ? »

Devant le succès de la conférence qu'il a récemment donnée à l'Université des Annales, M. Paul Reynaud va partir développer son sujet aux quatre coins du pays. Il y répétera qu'en 1914 la France était créancière de tous les pays du monde. Les deux guerres qu'elle a subies ont épuisé ses richesses au point qu'elle ne peut vivre aujourd'hui qu'avec l'appui des Etats-Unis. Mais cette aide sera définitivement supprimée en 1952. Il faut donc faire face dès aujourd'hui à la situation, et ce n'est qu'en produisant davantage que nous pourrons être sauvés.

SI VOUS LE DÉSIREZ

CE NUMÉRO A 100 FR.

PEUT NE VOUS COÛTER

QUE 80 FR...

EN VOUS ABONNANT

VOUS RECEVREZ RÉGULIÈREMENT
VOTRE NUMÉRO DE LA SEMAINE

★

VOUS SEREZ ASSURÉ DE RECEVOIR LES NUMÉROS SPÉCIAUX A VOTRE DOMICILE ET AUX MEILLEURES CONDITIONS

★

SI VOUS AVEZ UN CADEAU A FAIRE
OFFREZ A VOS PARENTS A VOS AMIS UN ABONNEMENT A

FRANCE - ILLUSTRATION

Il vous suffira de remplir la formule ci-dessous et de l'adresser sous enveloppe affranchie à FRANCE-ILLUSTRATION, 13, rue St-Georges, PARIS-9e.

Je désire { souscrire / offrir } un abonnement à France-Illustration (catégorie 1-2-3-4) (1) de 6 mois - 1 an (1)

à M. ..... et aussi à M. .....

Adresse ..... Adresse .....

Je verse ce jour la somme de (2) ..... par mandat postal, chèque bancaire ou chèque postal Paris (4670-19).

Nom ..... Date .....

Adresse ..... Signature .....

(1) Biffer les mentions inutiles. — (2) Voir les tarifs d'abonnement.

Nous nous chargerons nous-mêmes d'informer l'heureux bénéficiaire que l'abonnement lui est offert par vous.

LE BRIDGE (N° 55)

LES DEMANDES DE CHELEM
(fin)

♠ A D V 10 9 5 3
♡ R D 4
◇ . . .
♣ A R 2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R 2
♡ A V 3 2
◇ V 7 6 5
♣ 10 5 4

Nord	Sud
2 ♠	3 ♡
3 ♠	4 ♠ (1)
4 S. A.	5 ♠ (2)
5 S. A. (3)	6 ◇ (4)
7 ♠ (5)	

Commentaires (1) : montrant au moins trois petits ♠ ou ♠ D x. Soutien correct *après* que Nord a redemandé ♠. — (2) montre un « bon as », système Chéron. Un « bon as » ou un « bon roi » est un as ou roi à une couleur déclarée, proposée comme atout, par le camp qui essaie le chelem. Notez la différence avec le Blackwood. En réponse au 4 S. A. Blackwood, Sud dirait 5 ◇, j'ai un as, mais Nord n'aurait aucun moyen de savoir si c'est l'inutile ◇ as ou le précieux ♡ as. Avec mon système Nord sait que c'est le ♡ as puisque Nord a l'autre bon as. — (3) Combien de bons rois ? — (4) Un bon roi, répond Sud ; et Nord, ayant l'autre bon roi, sait que Sud a ♠ R x et non pas trois petits ♠. Notez la différence avec le Blackwood. En réponse au 5 S. A. Blackwood, Sud aurait dit : 6 ◇, j'ai un roi, mais Nord n'aurait eu aucun moyen de savoir si c'est l'inutile ◇ R ou le précieux ♠ R. — (5) Nord connaît chez Sud : ♠ R x, ♡ as et (par sa réponse 3 ♡) un ♡ déclarable qui ne peut être que par ♡ A V x x ou ♡ A x x x x, Nord espère défausser son ♣ 2 sur un ♡ affranchi.

Notez qu'une ouverture de 2 ♣ de Nord aurait pu établir que Sud a le ♡ as mais n'aurait pu établir s'il a le ♠ R ou le ◇ R.

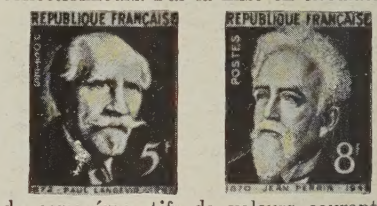
On notera combien mes innovations facilitent la découverte de l'accord entre Nord et Sud sur les couleurs. Les « bons rois » sont beaucoup plus précieux que les autres, car il faudra bien jouer les couleurs déclarées pour trouver les 12 ou 13 levées du chelem. Tout bon roi manquant implique le risque d'une impasse, risque onéreux qui dévore les primes du chelem (sauf dans le petit chelem à 4 as), quand il ne rend pas sa demande déficitaire (cas de tout grand chelem, cas également de tout petit chelem à 3 as où le roi d'atout manque). C'est le défaut des systèmes tels que le Blackwood de ne pas distinguer, dans les réponses au 5 S. A., s'il s'agit des bons rois, seuls nécessaires, ou des autres. Mes nouvelles conventions découvrent les bons rois, presque toujours indécouvrables par les interrogatives pour la raison que la première interrogative ne peut jamais se faire à une couleur déclarée.

ANDRÉ CHÉRON.

PHILATÉLIE

DEUX SAVANTS FRANÇAIS

On a souvent regretté que l'administration des P. T. T. honore les grandes figures françaises par l'émission de timbres à surtaxe, dont l'emploi est limité aux collectionneurs. Par la mise en circulation



de commémoratifs de valeurs courantes, non grevés d'une surtaxe, on peut, en revanche, atteindre le grand public.

C'est dans cette catégorie que se rangent les deux timbres commémoratifs émis à la mémoire de savants français récemment disparus : le 5 fr. brun rouge dédié à *Paul Langevin* (1872-1946) ; le 8 fr. bleu vert, à *Jean Perrin* (1870-1942). Tous deux ont été gravés en taille-douce d'après les dessins de Ch. Mazelin et P. Gandon.

J. BELLAY.

ACHAT de collections de timbres, lots, vrac, accumulation, vieilles archives, séries rares, timbres à la pièce et en feuilles. **Lewitz** (Passy philatélique), 42, rue de la Tour. Tro. 15-98. A 300 m. du Palais de Chaillot (O. N. U.).

P. HENRY 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 60-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

PERCOLATEUR FAMILIAL

VERITAS
Demandez-nous une documentation
15 IMPASSE BELLOEUF
LYON-SANS-SOUCI
EN VENTE CHEZ VOTRE ELECTRICIEN

La Toque Dorée
Volailles · Foies Gras · Gibiers
Spécialités et Conserves du Périgord

Vente directe au consommateur aux meilleures conditions - Un grand choix de produits parfaits

Colis de NOEL, 20 boîtes extra assorties, franco 5.000 fr.
Colis d'ESSAI, 15 boîtes 1er choix assorties, franco 2.500 fr.
Colis du LYCEEN, 15 boîtes petit format variées, franco 1.000 fr.

Envoi contre mandat adressé à :

CONSERVES "LA TOQUE DORÉE" THIVIERS · DORDOGNE

Demandez notre tarif A envoyé gratuitement

PERMO
Traitement Général des EAUX
ETS PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

SEUL
le Gazéificateur
" MÉTAMORPHOSE "
permet de rouler
au GAS-OIL
SEUL
ou PÉTROLE ou mélange MIXTE

22 litres aux **100** kilomètres pour un CITROEN Type 45
ou un DODGE
25 litres pour un GMC
8 autres modèles

Agences de Vente en France :
SEGMETA - 71, rue de la Victoire, PARIS (IXe)
TRI 21-47 et 05-02
Éts. NOUGARET - NARBONNE - T. : 612

" MÉTAMORPHOSE "
6 West-77 th. Street, NEW-YORK

POUR VOS **FLEURS**
A MOITIÉ PRIX
DEMANDEZ NOTICE A
MULTIFLOR - ANTIBES

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN.**
PAVILLON à **CACHAN**, 37, r. du Fief-des-Arcs. **Adj. 29 déc.**, 15 h. M. à p. : 150.000 fr. S'adresser Me **MALLET.**

Étude Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN.**
MAISON, Villejuif, 5, r. Raymonde. Adj. 29 déc., 15 h. M. à p. 200.000. S'ad. Me **MALLET.**

Étude Me **MALLET**, notaire au **KREMLIN.**
TERRAIN libre au VERT-GALANT (S.-et-O.). 940 m. *Adjud. 29 décembre, 15 h.* M. à p. : 200.000 fr. S'adresser Me **MALLET.**

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

A V. en Médoc, région pêche et chasse, propriété 23 hectares polyculture, joli petit château, bâtiments exploitation, très bon état, prix modéré. **VAL & CHAUVIN,** Lesparre (Gironde).

SUR LA CANEBIÈRE
Emplacem. uniques pour magasins luxe, agence voyage, banques, café, brasserie, renseignements s/référ.
L. GIRAULT & Cie,
2, rue Moustier, MARSEILLE.